

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

L'ÉCHO DU CABINET DE LECTURE PAROISSIAL

JOURNAL DES FAMILLES.

Paraissant le 1er et le 15 de chaque mois,
par livraison de 20 pages.

Pour Abonnement : six Mois, \$1.00 ; un An, \$2.00.
Bureaux à Montréal : 52, Rue St. Gabriel.

SOMMAIRE.—Avis de la Direction.—Chronique.—La Caverne du tigre.—Les grands Papes; St. Pierre, (suite).—La Neige; neige en Canada, etc., (suite).—Le Chemin du bonheur, (suite).—Les Suites d'une Adoption, (suite).

AVIS DE LA DIRECTION.

Les arrangements pour lesquels nous avons différé la publication de cette livraison de l'*Echo* sont terminés, et nous allons maintenant, suivant notre promesse, réparer le temps perdu. A partir de ce jour, chaque livraison aura 20 pages au lieu de 16, mais les illustrations seront supprimées. Nous avons fait ce changement à la suggestion de plusieurs abonnés, amis dévoués de notre entreprise.

M. E. Senécal nous ayant remis la gestion des affaires de l'*Echo*, nous nous sommes assuré les services d'un gérant recommandable et actif, M. A. Marsan, avocat. L'*Echo* s'imprime encore chez M. E. Senécal comme par le passé; mais les correspondances et lettres d'affaires devront être adressées désormais à M. A. Marsan, gérant de l'*Echo*, à Montréal, seul autorisé à percevoir les abonnements à venir et les arrérages dus à l'*Echo* pour les années 1864 et 1865.

De son côté, M. Senécal a seul le droit de collecter les arrérages dus pour les années 1862 et 1863; et nous espérons que les retardataires mettront de la bonne volonté à venir s'acquitter de ce qu'ils doivent à l'un et à l'autre, pour éviter les désagréments de mesures rigoureuses.

Le Bureau de l'*Echo* sera temporairement tenu au No. 52, rue St. Gabriel, et au 1er Mai, au No. 27, rue St. Vincent, Montréal.

Chronique.

SOMMAIRE.—Traité de commerce avec les États-Unis.—Attaque sur une banque à Sinsabridge.—Retour du Gouverneur-général.—Notices nécrologiques.—Ouverture des Parlements anglais et français.—Le Dr. Pusey en France.—Conversions au Catholicisme.—Deux dames protestantes à genoux devant le Saint-Père.—Le paupérisme en Angleterre.—Les *workhouses*.—La visite d'un journaliste déguisé en pauvre dans une de ces maisons de pauvres.—La prise de Bagdad et invasion du territoire mexicain.—Faits divers.

La rupture des négociations entamées à Washington, par les délégués provinciaux, pour faire

renouveler le traité de réciprocité commerciale entre les États-Unis et l'Amérique-Britannique, a produit dans toute l'étendue de la colonie un effet tout différent de celui qu'en attendaient les politiques américains. On paraît même se réjouir ici de ce résultat; on semble être soulagé d'un fardeau lourd, et débarrassé d'une dépendance commerciale gênante. On se montre partout bien disposé à subir les inconvénients inévitables qui suivront momentanément le rappel ou la suspension de ce traité, en vue des avantages qui résulteront pour nous des relations nouvelles que nous allons établir avec les autres pays.

Pendant un temps, nos voisins ont affecté de mépriser le commerce des Provinces comme étant de peu de valeur pour eux; mais on commence à l'étudier mieux aujourd'hui. On a publié des statistiques démontrant que le principal commerce de Boston se fait avec les Provinces Britanniques, et que changer les bases de l'intercourse commerciale affecterait sensiblement sa prospérité. Les tableaux du commerce prouvent aussi que durant l'existence du traité de réciprocité, de 1854 à 1864, le trafic entre les États-Unis et ces provinces a triplé en valeur. Il était, avant le traité, de \$17,000,000, et de \$68,000,000 en 1864. Voici un relevé fort intéressant de la valeur respective du commerce d'importation et d'exportation des États-Unis avec différents pays du monde, en 1864 :

Grande-Bretagne.....	\$217,000,000
Amérique Britannique du Nord...	68,000,000
Indes Occidentales Espagnoles...	57,000,000
France.....	29,000,000
Hambourg et Brème.....	29,000,000
Mexique.....	20,000,000
Brésil.....	19,000,000
Chine.....	19,000,000
Indes Occidentales Anglaises....	12,000,000

Ainsi, après celui de la Grande-Bretagne, le commerce des provinces de l'Amérique du Nord avec les États-Unis tient le premier rang, tant en importance qu'en valeur, comparé à celui qui se fait entre ces États et tout autre pays du monde.

Puis ce commerce n'est qu'à son enfance ; il est susceptible de développements dont l'importance n'échappe pas tout-à-fait à la perspicacité mercantile de nos ambitieux voisins. Aussi paraissent-ils anxieux de reprendre les négociations. On dit même qu'ils se sont adressés, dans ce but, au ministre britannique à Washington.

— Depuis quelques jours, nos voies ferrées suffisent à peine pour transporter de l'autre côté des lignes nos bestiaux et nos grains, que nos voisins se hâtent d'acheter avant l'expiration du traité, au 17 de mars. Ce fait prouve bien sans doute qu'ils ont autant besoin de nos produits que nous avons besoin des leurs.

— Des maraudeurs, se donnant le nom de *Fé-nians*, ont tenté d'emporter, avec les produits de nos fermes, les capitaux d'une de nos banques. Le 22 février, ils se sont introduits, durant la nuit, dans les bureaux d'une succursale de la Banque des Townships de l'Est, établie à Stanbridge. Ils usèrent de violence contre les officiers de la banque, tirèrent le premier coup de feu, mais la riposte les mit en fuite. Ils se sont réfugiés dans le Vermont, dans les limites duquel ils furent poursuivis jusqu'à deux ou trois lieues. Le Procureur-Général fait faire une enquête sur cette audacieuse tentative.

— Son Excellence le Gouverneur-Général est arrivé à Montréal le 13 février. Son retour a été salué gracieusement à St. Jean, par une adresse de la part du maire, M. Bisette, et à Montréal, par des adresses de bienvenue présentées par Son Honneur le Maire et les présidents des différentes sociétés nationales.

— Les ministres ont aussi eu des ovations depuis quelque temps. Leurs amis de Toronto les ont invités, pour le 8 février, à un dîner où les Hons. McDonald et Cartier ont été l'objet des procédés les plus flatteurs. On s'étonnera peut-être d'apprendre que le même honneur leur a été offert dans la ville de Cornwall, château-fort de l'Hon. Sandfield McDonald.

— Nous n'entretiendrons pas le lecteur, dans cette chronique, de la douleur profonde qu'a causée la mort du Rév. M. Granet, V. G., Supérieur du Séminaire de St.-Sulpice de Montréal. Un travail spécial lui sera consacré. C'est le moins qu'on doive à la mémoire de ce savant modeste, de cet humble serviteur de Dieu, de ce vénérable prêtre plein de zèle et de dévouement.

— La mort de l'historien Garneau, arrivée à Québec le 2 février, a été de même la cause d'un deuil général. Il sera également l'objet d'une notice spéciale.

— Le 16, on faisait à Boston des funérailles pompeuses à un autre homme distingué, bien connu dans ce pays, Mgr. Fitzpatrick. C'était un prélat d'un grand savoir et de beaucoup de vertu.

— Il nous faut ajouter un quatrième nom à cette liste nécrologique. On lit dans la *Minerve* du 17 février :

“ Nous regrettons d'avoir à annoncer la mort du Rév. Messire Etienne Lavoie, chanoine honoraire et chapelain du convent de Longueuil, décédé à Longueuil, hier, le 16 courant. Il était âgé d'à peu près 62 ans.

“ Il appartenait à la Caisse ecclésiastique de St. Jacques et à la Société d'une messe.

“ M. Lavoie était chapelain du convent de Longueuil depuis près de 9 ans. Il avait été auparavant chapelain du Sacré-Cœur.

“ Dieu, en l'appelant à lui, a choisi parmi ses plus dignes serviteurs, un saint homme et un prêtre parfait. D'une bonté de cœur sans exemple, il accueillait tout le monde avec une douceur qui lui gagnait toutes les affections. Le feu de la charité embrasait son âme généreuse, et il eut tout sacrifié pour son prochain.

“ M. Lavoie possédait, en un mot, toutes ces précieuses qualités qui attirent l'amour et le respect du monde, unies aux douces vertus qui méritent le regard favorable du Tout-Puissant.”

— Le Parlement anglais a commencé sa session le 6 février. Dans son discours d'ouverture, Sa Majesté nous fait l'honneur d'exprimer le désir de voir les provinces britanniques de l'Amérique du Nord opérer entre elles un rapprochement ou plutôt une confédération.

Sa Majesté annonce aussi que la législature de la Jamaïque ayant proposé de remplacer l'ancienne constitution politique de l'île par une nouvelle forme de gouvernement, un bill sera soumis à ce sujet au Parlement, durant la présente session.

— Voici, pour nos lecteurs, la partie la plus intéressante de l'adresse du Sénat français en réponse au discours de l'empereur. Elle touche aux questions mexicaine, américaine et romaine, si palpitantes d'intérêt par le temps qui court :

“ Votre Majesté a annoncé que cette mémorable expédition du Mexique touche à son terme, et que

vous vous entendez avec l'empereur Maximilien pour fixer l'époque du rappel des troupes. C'est dire à la France satisfaite que la protection de ses intérêts commerciaux sera rassurée sur ce vaste et riche marché, rendu par notre concours à la sécurité.

« Quant aux États-Unis, si, par l'effet d'un malentendu, la présence du drapeau français sur le continent américain leur paraît moins opportune qu'à une autre époque très-illustre de leur histoire, les communications fermes de votre gouvernement ont montré que ce ne sont pas les paroles altières et menaçantes qui détermineront notre retour ; la France a l'habitude de ne marcher qu'à son heure. Mais elle aime à se souvenir de sa vieille amitié pour les États-Unis. Ce que vous leur demandez, c'est la neutralité et le droit des gens. Par là, ils verront plus promptement qu'une guerre entreprise dans le but tant de fois déclaré de protéger nos nationaux contre un gouvernement sans loyauté, ne devient pas, parce qu'elle est heureuse, une guerre de conquête, de domination ou de propagande.

« C'est aussi dans un avenir non éloigné que le corps d'occupation de Rome doit rentrer en France. Ce n'est pas pour ouvrir à l'Italie le chemin de Rome que nous nous retirons. L'Italie se l'est interdit ; et, pour prouver la sincérité de ses intentions, elle a inauguré solennellement Florence, la ville des grands souvenirs, qui s'élève désormais comme la capitale d'un État distinct, en face de Rome, la ville du Saint-Père et du catholicisme. Dans cet État, qui est le sien, le pape s'occupe activement de l'ordre public, des besoins du gouvernement et de l'organisation de son armée. Déjà, dans deux délégations d'où nos soldats se sont retirés, l'énergie des troupes pontificales contre le brigandage a montré aux populations la mesure de protection efficace que leur assure la souveraineté temporelle du Saint-Père livrée à elle-même. Tout se prépare donc pour la scrupuleuse et loyale exécution du traité du 15 septembre. Votre Majesté a toujours voulu deux choses : l'Italie respectée par l'Europe, la Papauté respectée par l'Italie. Le nouveau royaume est reconnu par presque toutes les puissances. Le maintien indispensable du pouvoir du Saint-Père achèvera de réaliser votre pensée de réconciliation. »

— On remarque en ce moment, en France, la présence du célèbre et savant docteur Pusey, une des gloires de l'université d'Oxford, et le chef de l'école protestante dite puseyiste, d'où sont sortis l'archevêque actuel de Westminster, Mgr. Manning, le P. Newman, le P. Faber et tant d'autres fervents apôtres du catholicisme en Angleterre. Le docteur Pusey a visité plusieurs évêques ; il a eu des conférences avec Mgr. l'archevêque de Paris, avec le cardinal Donnet, avec Mgr. Dupanloup. A Bordeaux, après plusieurs entretiens avec Son Éminence le cardinal sur les questions relatives à la réunion des Églises, le docteur Pusey a visité le

couvent des Pères Dominicains, au milieu desquels il a passé toute une journée de dimanche. A Orléans, l'éminent professeur d'Oxford a passé plusieurs jours sous le toit même de Mgr. Dupanloup. « Que sortira-t-il de ces entretiens ? se demande, dans sa chronique du mois, le *Contemporain*, *Revue d'Économie chrétienne* : c'est le secret de Dieu ; tout ce qu'on peut dire, c'est que le docteur Pusey, par l'élevation et l'ardente honnêteté de son âme, est digne d'embrasser la vérité tout entière et de rejoindre les disciples et les amis qui l'ont devancé dans la lumière. »

Une correspondance de Rome, à propos de conversions de protestants, cite un remarquable exemple de l'influence de cette capitale du catholicisme sur les âmes ; nous détachons l'anecdote suivante sans y changer un seul mot :

« Dans une de ses dernières audiences, le Pape, s'arrêtant selon son habitude devant les groupes agenouillés, vit deux dames élégantes se jeter à ses pieds en les couvrant de larmes. Il voulut les relever, mais elles insistèrent avec une telle expression de désespoir que Pie IX dit :

« Voulez-vous, mes enfants, me confier le motif de votre douleur ?

« Saint-Père, nous sommes protestantes et nous voudrions devenir catholiques.

« Eh bien ! qui s'y oppose ?

« Notre mère. »

« La mère, une femme à l'air digne et austère, se tenait debout à quelque distance. A sa vue, Pie IX sembla se troubler, comme Jésus devant la tombe de Lazare, *Infremuit spiritu et turbavit seipsum* !

« Madame, dit-il, au nom du Christ dont je suis le vicaire, je vous demande ces deux enfants qui sont à lui avant d'être à vous : elles ont vu la lumière : ne craignez-vous pas, en vous mettant entre la lumière et elles, d'être vous-même privée de voir la lumière ?... »

« La mère et les deux filles vont abjurer sous peu. »

Il est temps, hélas ! que le catholicisme multiplie ses disciples en Angleterre, et vienne exercer sa charitable et douce influence en ce pays encore si profondément rongé par la misère. La richesse croissante des hautes classes semble ne rien pouvoir contre cette plaie hideuse. Le paupérisme règne en souverain parmi les derniers rangs de la population des grandes villes, et surtout à Londres, où il compte des milliers de repaires infects. Et l'on sait que le paupérisme anglais, sans dignité, sans croyances religieuses d'aucune sorte, sans consolation, offre des caractères tout spéciaux et des aspects particulièrement tristes. Le protestantisme,

dont les enseignements ne pénètrent pas les couches inférieures de la société, laisse ces malheureux dans la privation complète des idées de foi et des sentiments d'espérance qui, au sein des populations catholiques, soutiennent le pauvre, ennoblissent sa pauvreté et l'aident à la résignation. Il ne sait point appeler à lui, dans des catéchismes suivis, tous les enfants d'une paroisse, même les plus abandonnés, en vue de la première communion. Il ne s'inquiète point, avec cette tendre sollicitude du prêtre catholique, de procurer aux familles le bienfait de l'instruction religieuse et morale. Il semble fait pour vivre dans une atmosphère supérieure, et fuit le contact des humbles et des malheureux. Aussi trouve-t-on en Angleterre des milliers de pauvres, et surtout d'enfants, vagabonds et voleurs, qui n'ont jamais entendu parler ni de Jésus-Christ, ni de Dieu, ni du paradis, ni de l'enfer, qui savent à peine le nom de leurs parents et qui viennent chaque jour grossir les rangs de la partie misérable et véritablement païenne de la population britannique.

Il a fallu cependant pourvoir d'une certaine façon aux nécessités que l'existence de cet effrayant paupérisme impose à une société riche, et qui tient, autant que possible, à sauver les apparences. Il ne suffisait pas de laisser subsister à Londres, par exemple, de sombres quartiers composés de petites rues humides et de vieilles maisons, où la misère trouve moyen de se loger à raison de deux sous par nuit. Ces quartiers, l'Anglais bien élevé et même tant soit peu aisé ne les fréquente jamais, et l'étranger, à moins d'un guide spécial, aurait quelque peine à les découvrir. Il a fallu aussi procurer des abris officiels à ceux qui ne possèdent absolument rien, et qui, soit par paresse, soit par incapacité, n'ont pas les deux sous nécessaires pour avoir droit à un coucher dans les affreux bouges dont nous parlions tout à l'heure. On a inventé pour cela d'abord le *workhouse*, ou maison de travail, qui est en réalité une sorte de prison et d'école de corruption où les malheureux expient le crime de pauvreté. L'Angleterre possède 664 de ces *workhouses*, où l'on entasse les mendiants, les infirmes, les vieillards, les enfants, les aveugles, les idiots, etc., tous pêle-mêle, vivant sous le même toit, mangeant le même pain. Ce n'était pas encore assez : à côté du pauvre qui, renonçant à trouver des moyens d'existence, se résout à aller faire un séjour plus ou moins long dans le *workhouse*, il y a le pauvre d'aventure, le vagabond, qui espérait le matin pouvoir se tirer d'affaire et qui, le soir venu, ne sait où implorer un gîte et un morceau de pain. Pour ces trainards détachés de la grande armée de la misère, pour ces

imprudents, il y a maintenant à Londres, depuis l'été dernier, dans chaque *workhouse*, une salle spéciale réservée à ce qu'on appelle le *casual pauper*, le pauvre *casuel*, le pauvre du dehors.

Or, un journaliste anglais a eu le courage de s'introduire, à la faveur d'un déguisement, dans un de ces *workhouses*, afin d'en pouvoir donner une description exacte. Le 8 janvier dernier, à neuf heures du soir, couvert de haillons d'emprunt, il frappait à la porte du *workhouse* de Lambeth. On ouvre. "Que demandez-vous?—Un asile.—Votre nom?—Joshua Mason.—Qui êtes-vous?—Un graveur. (Il avait songé à s'attribuer cette profession pour écarter les soupçons qu'aurait pu faire maître la vue de ses mains.)—Où avez-vous couché la nuit dernière?—A Hammersmith.—Où irez-vous en sortant d'ici?—A Hammersmith.—C'est bien, voici votre pain." Ce dialogue terminé, le visiteur est conduit, à travers une cour triste et froide, à la salle de bains. "Déshabillez-vous, lui ordonna-t-on, pliez vos vêtements dans un mouchoir, on vous les rendra demain. Voici un numéro; ne le perdez pas; ne vous le laissez pas voler, vos habits seraient perdus." Il dut ensuite surmonter son dégoût pour se plonger dans la cuve commune, dont l'eau ressemblait à de l'eau de vaisselle. Cette horrible épreuve subie, on lui donne une chemise et une couverture de laine, et on le conduit au dortoir des *casual paupers*. C'était un hangar à demi fermé par des planches disjointes et par une toile déchirée. Les lits étaient des sacs dans lesquels on avait fourré un peu de paille ou de foin. Ces sacs, étendus sur des dalles glacées et mouillées par la pluie, n'avaient pas six pouces d'épaisseur. Une trentaine de misérables étaient là, les uns couchés la tête sous la couverture, immobiles comme des cadavres, les autres debout ou assis et dans toutes sortes d'attitudes. Dans ce véritable enfer, on criait, on hurlait des chansons immondes, on parlait tout haut des vols commis la veille et des vols combinés pour le lendemain. Quelques indigents honnêtes, révoltés par les discours abominables qu'ils entendaient, essayèrent de protester. Ils furent aussitôt l'objet d'un effroyable débordement de menaces, d'injures, de grossiers sarcasmes et de rires sataniques. La pauvreté honnête fut réduite au silence par la pauvreté criminelle.

Le journaliste anglais raconte quelques épisodes de cette nuit d'horreurs, auxquels il nous est impossible de nous arrêter. Son poignant récit a causé en Angleterre une profonde et douloureuse sensation. Il révélait des mystères d'iniquité qu'on osait à peine soupçonner. Le courageux gentleman, qui s'était déguisé en mandiant et était descendu

dans l'abîme pour en sonder la profondeur, s'est cru excusable d'avoir menti pour le compte de la vérité. Il a cependant comparu devant la justice, sous l'accusation d'avoir trompé la charité officielle et d'avoir privé un vrai pauvre de son morceau de pain et de sa place au dortoir. Le juge l'a réprimandé, mais pas trop sévèrement. "C'est un délit, a-t-il dit, mais l'exemple ne sera pas contagieux." *The Times*, en parlant de cet intrépide observateur de la misère de son pays, l'a comparé au Dante, de qui on disait, en le montrant du doigt : "Voici l'homme qui a vu l'enfer."

— L'invasion du territoire mexicain et la prise de Bagdad par des troupes noires appartenant au 118^e régiment d'infanterie fédérale, a produit une grande sensation en France.

Ces agresseurs ont pris quatre canons, fait 400 prisonniers, repoussé la canonnière mexicaine *Antonio*, maintenu leur position contre une frégate française, et ont occupé la ville de Bagdad.

D'un autre côté, le général impérialiste Mejia a élevé entre Matamoros et Rio-Grande des retranchements qui dominent Brownsville. Il a informé en même temps le général Weitzel que, dans le cas d'une attaque du côté américain, il ouvrirait le feu. Weitzel a envoyé immédiatement le général Smith s'assurer des intentions de Mejia.

Une frégate française, ayant à bord 300 hommes, s'est rendue de la Vera-Cruz à Bagdad.

Le ministre de la France, M. de Montolon, a demandé des explications au gouvernement des États-Unis sur ces faits si graves. Le Secrétaire d'État des affaires étrangères, avant de recevoir aucun avis officiel à ce sujet, a donné immédiatement, par le télégraphe, l'ordre au général Sheridan de faire une enquête et de punir les coupables.

Tout fait donc espérer que ces complications n'auront aucune des suites fâcheuses qu'elles pouvaient entraîner.

— Telle est la douceur exceptionnelle de la température, que, dans les jardins et squares de Paris, la feuille des arbustes est près de sortir de la bourre hivernale. Le marronnier du 20 mars, s'il ne survient aucun accident, sera, cette année, en avance d'au moins trois semaines.

— Le nouveau roi des Belges a fait célébrer, le 15 janvier, dans la sainte maison de Lorette, une messe solennelle pour appeler sur lui et sur son peuple la bénédiction de la Vierge Marie.

— Les lettres de Rome annoncent que le prochain consistoire serait remis au 19 mars, et que le pape

y créerait, pour la première fois, un cardinal américain.

— S'il faut en croire la correspondance romaine de la *Gazette du Midi*, la question du transfert de la dette pontificale serait loin encore d'être en voie de solution.

Le gouvernement du Saint-Père, dit-elle, a déclaré qu'il subirait ce transfert, mais qu'il ne signerait aucun acte impliquant l'abdication de ses droits imprescriptibles. Il accepte les sommes que le gouvernement italien doit lui payer, mais il ne les accepte qu'à titre de restitution et d'à-compte sur ce qu'on reste lui devoir ; une province même, si l'on venait à la lui rendre, ne serait reçue que comme un à-compte territorial sur la totalité des biens usurpés. Le Cabinet de Florence ne veut point se placer à ce point de vue ; il exige du Saint-Siège un renoncement implicite aux Légations, aux Marches et à l'Ombrie, et M. de Malaret a toutes les peines du monde à lui persuader de se montrer moins exigeant.

Il est question de réformes d'une grande portée qui seraient prochainement introduites dans la procédure civile et criminelle des tribunaux romains.

On parle du prochain départ de Rome du baron de Meyendorff, rappelé à St. Pétersbourg.

— Le gouvernement espagnol, pour témoigner sa reconnaissance à la France et à l'Angleterre, dont il avait accepté les bons offices dans son différend avec le Chili, vient, dit la *Patrie*, de communiquer à ces puissances les instructions qu'il adresse à M. le contre-amiral Castro Mendez Nunez, qui a pris le commandement de la division navale du Pacifique à la mort de l'amiral Pareja.

On assure que ces instructions prescrivent, en substance, à l'amiral espagnol de négliger le blocus antérieurement établi, pour faire aux Chiliens une guerre maritime énergique, et d'employer tous ses soins pour qu'on respecte les propriétés des neutres.

Le Cabinet de Madrid déclare en outre que, provoqué par les Chiliens, qui connaissaient déjà, au moment de l'attaque de la *Covadonga*, ses intentions conciliantes et les désirs pacifiques des grandes puissances, il sera prêt à traiter de la paix dès qu'il aura tiré vengeance de l'insulte faite au pavillon espagnol.

— On annonce la prochaine arrivée en France de Mgr. de Mérode, qui viendrait assister, avec toute sa famille, aux vœux définitifs de sa jeune sœur comme religieuse au couvent du Sacré-Cœur. Mlle de Mérode est en ce moment au noviciat de Conflans, près Paris, avec sa cousine, Mlle de Monta-

lembert. La cérémonie aurait lieu dans quelques semaines.

— S'il faut en croire le correspondant du *Nouvel-iste de Rouen*, il serait fort question dans la haute société russe de la conversion au catholicisme de la baronne Seebach, femme du ministre de Saxe à Paris et fille du comte de Nesselrode, l'ancien chancelier de l'empire russe. C'est en Italie, et après plusieurs audiences du pape, que la baronne Seebach se serait convertie.

— L'agitation continue en Irlande. Après avoir prononcé 36 condamnations sur 41 accusations, la commission spéciale s'est ajournée au 19 février. Il lui reste à juger encore une vingtaine de prévenus.

Les journaux les plus dévoués à l'Angleterre reconnaissent eux-mêmes aujourd'hui combien sont fondés les griefs de cette malheureuse Irlande. Ainsi l'*International* rappelle que le culte catholique, qui y représente une population de 4,500,000 âmes, ne reçoit que 30,000 livres sterling, tandis que l'Eglise anglicane, qui y compte seulement 700,000 membres, touche à elle seule de l'Etat 650,000 livres sterling. Peut-on voir une inégalité plus choquante ? L'attitude des évêques d'Irlande et du clergé catholique du monde entier vis-à-vis du *fénianisme*, n'en est que plus héroïque.

La Caverne du Tigre.

AVENTURE DANS LES MONTAGNES DU PÉROU.

J'étais venu au Pérou pour y surveiller, au nom d'une compagnie fondée à Londres, l'exploitation de mines qui n'existaient pas. L'inspection des localités me fit bientôt connaître que mes patrons avaient été pris pour dupes. Mais avant que de retourner en Europe, je voulus du moins que cet immense voyage le long des rivages de l'Atlantique et de la mer Pacifique ne fût pas perdu pour ma curiosité et mon instruction, et je résolus avec deux de mes compagnons, MM. Wharton et Lincoln, de le mettre à profit, en allant visiter la plus haute et la plus imposante des montagnes du Pérou, le Chimborazo.

Un jour, après avoir passé la nuit précédente dans un village indien, nous continuions à circuler autour de la large base de ce géant des Andes, lorsque, en élevant la tête, je remarquai que l'éclat dont les neiges éternelles environnent sa cime, disparaissaient peu à peu sous un épais brouillard. Les Indiens qui nous servaient de guides jetaient des regards alarmés vers ces vapeurs sinistres, et assuraient, en secouant la tête, qu'un violent orage éclaterait bientôt sur nous. Leurs craintes ne tardèrent pas à se vérifier. Le brouillard, développant ses plis, s'étendit avec rapidité sur les flancs de la montagne, et nous fûmes plongés dans d'épaisses ténèbres. L'atmosphère était suffocante, et cependant si humide que l'acier de nos montres se cou-

vrit de rouille et que ces montres s'arrêtèrent. La rivière près de laquelle nous marchions coulait avec un redoublement d'impétuosité. Tout à coup, et comme par magie, s'élançèrent des rochers qui étaient à notre gauche, une multitude de ruisseaux qui entraînaient avec eux des troncs d'arbres et des arbustes qu'ils avaient déracinés ; j'y aperçus aussi un serpent énorme qui s'y débattait et qui paraissait faire d'inutiles efforts pour résister à la violence de leurs eaux. Bientôt le tonnerre se fit entendre, et tous les échos de la montagne lui répondirent à la fois. A tout moment d'éblouissants éclairs déchiraient la nue au-dessus de nous, au-dessous, à côté : il nous semblait que nous plongeions dans un océan de feu. Nous nous abritâmes sous l'ombrage d'un grand arbre, tandis qu'un de nos guides nous cherchait un asile plus sûr. Il ne tarda pas à revenir, et il nous annonça qu'il avait découvert une caverne spacieuse où nous trouverions une protection suffisante contre la violence des éléments. Nous en prîmes la route sur-le-champ ; mais ce ne fut pas sans beaucoup de peines et quelques dangers que nous parvînmes à y arriver.

La tempête se prolongeait avec un bruit si épouvantable, que nous ne pouvions pas nous faire entendre les uns des autres. Je m'étais placé en silence à l'entrée de la caverne, et j'observais à travers l'ouverture, qui était longue et étroite, la scène du dehors. Les cèdres les plus élevés étaient abattus ou se courbaient comme des roseaux. Des singes et des perroquets, tués par la chute des branches, jonchaient le sol ; les ruisseaux étaient devenus de grandes rivières qui sillonnaient dans tous les sens les flancs de la montagne, qu'ils divisaient en losanges. Mais je tenterais vainement de décrire cette grande scène : quiconque n'a pas connu l'Amérique du Sud ne saurait s'en faire une idée. Assurément ce n'est pas à tort qu'on lui a donné le titre de nouveau monde. En voyant ces superbes accidents de la nature, on dirait qu'elle y a encore toute la sève de la jeunesse, tandis qu'elle sommeille et qu'elle semble engourdie par l'âge dans l'ancien continent.

Le spectacle que j'avais devant les yeux me faisait craindre que nous ne fussions obligés de passer plusieurs jours dans cette caverne. Cependant, quand la tempête eut un peu diminué de sa violence, nos guides en sortirent pour voir si nous pourrions continuer notre route. La grotte dans laquelle nous avions cherché un asile était si sombre, que lorsque nous nous éloignions de l'entrée, nous ne pouvions plus voir à un pouce en avant de nous. Tandis que nous parlions des embarras de notre position, des cris et des gémissements plaintifs, sortis du fond de la grotte, vinrent tout à coup arrêter notre attention. M. Wharton et moi nous écoutions avec un sentiment d'effroi ces cris sinistres ; mais Lincoln, notre étourdi et jeune ami, se jetant à plat ventre, se traîna avec Frank, mon chasseur, le long de la caverne, pour reconnaître la cause de ce bruit. A peine avaient-ils fait quelques pas, que nous les entendîmes pousser une exclamation de surprise, et bientôt ils reparurent portant chacun sous le bras un animal singulièrement tacheté, qui avait la taille d'un petit chat et dont la mâchoire était armée de dents incisives formidables. Les yeux de ces animaux étaient d'un ton verdâtre ; ils avaient de longues griffes à leurs pieds ; leur langue, d'un rouge de sang, pendait hors de leur gueule. A peine M. Wharton les avait-il regar-

dés, qu'il s'écria : "Juste ciel ! nous sommes dans la caverne d'un"... Mais il fut interrompu tout à coup par les voix de nos guides, qui accouraient vers nous en s'écriant : "Un tigre ! un tigre !" Et aussitôt ils grippèrent, avec une singulière prestesse, au plus haut d'un cèdre placé près de la caverne, et se cachèrent dans ses branches.

La première impression d'horreur et de surprise n'avait d'abord glacé d'effroi ; mais dès que ce sentiment fût un peu dissipé, je me jetai sur mes armes à feu. M. Wharton avait aussi repris possession de ses sens, et il nous appela à lui pour l'aider à boucher l'ouverture de la caverne avec une énorme pierre, qui heureusement s'en trouvait tout près. Le sentiment du danger qui s'approchait augmentait notre force : car nous commençons à entendre distinctement les rugissements de l'animal, et nous étions perdus s'il atteignait l'entrée de la caverne avant que nous eussions pu la fermer. Nous n'avions pu encore finir que nous le vîmes se diriger en bondissant vers son repaire. Dans ce moment terrible, nous redoublâmes nos efforts, et la grande pierre, interposée entre lui et nous, nous mit à l'abri de son attaque. Il y avait cependant un petit espace vide entre cette pierre et le haut de l'ouverture, à travers lequel nous pouvions voir la tête du tigre, où étincelaient ses yeux qui lançaient sur nous des regards furieux. Ses rugissements ébranlaient les profondeurs de la caverne, et ses petits y répondaient par des gémissements aigus. Notre redoutable ennemi avait d'abord tenté d'enlever la pierre avec ses griffes puissantes, et ensuite de la reculer avec sa tête ; l'inutilité de ses efforts ne fit qu'augmenter sa rage. Il poussa un cri plus perçant que tous les autres, et ses yeux enflammés semblaient darder la lumière dans l'épaisseur des ombres de notre retraite. Un instant je fus presque tenté de le plaindre : car c'était un sentiment de paternité qui irritait sa colère.

"Il est temps de tirer sur lui, me dit M. Wharton avec le sang-froid qui ne le quittait pas ; visez à ses yeux ; la balle traversera son cerveau, et nous aurons une chance d'en être délivrés."

Franck prit son fusil à deux coups, et Lincoln ses pistolets. Le premier plaça le canon de son arme à quelques pouces du tigre, et le second fit de même. Au commandement de M. Wharton, l'un et l'autre lâchèrent leurs détenteurs au même instant ; mais le coup ne partit pas. Le tigre qui, en entendant la détente, avait senti que c'était une attaque dirigée contre lui, fit un bond pour se jeter de côté ; mais voyant qu'il n'avait pas été atteint, il revint à sa première place avec un redoublement de furie. La poudre des deux amorcees avait été mouillée. Tandis que Franck et Lincoln la répandaient par terre, attendu qu'elle ne pouvait plus être bonne à rien, M. Wharton et moi nous nous occupions de la recherche des boîtes à poudre. Il faisait si sombre que nous fûmes obligés de chercher à tâtons, en nous traînant sur le sol. Lorsque je me trouvai en contact avec les petits du tigre, j'entendis un bruit semblable à celui du frottement d'un morceau de métal, et bientôt je reconnus que ces animaux jouaient avec nos boîtes à poudre. Par malheur, ils avaient été le bouchon avec leurs griffes, et la poudre répandue sur le sol humide ne pouvait plus nous servir. Cette cruelle découverte nous plongea dans la plus profonde consternation.

"Tout est perdu ! s'écria M. Wharton ; il ne nous reste plus qu'à voir lequel vaut le mieux de mourir de faim avec les animaux qui sont enfermés avec nous, ou de mettre un terme immédiat à nos souffrances en laissant pénétrer dans la caverne le monstre qui est en dehors !"

En parlant ainsi, il alla se placer près de la pierre qui nous protégeait, et fixa des regards intrépides sur les yeux étincelants du monstre. Le jeune Lincoln, au désespoir, faisait mille imprécations. Franck, qui avait plus de sang-froid, prit un morceau de corde qu'il portait dans sa poche et se dirigea vers l'autre bout de la caverne, sans nous dire dans quel but. Bientôt nous entendîmes un sifflement étouffé, et le tigre, qui l'avait entendu également, parut encore éprouver un plus grand trouble. Il alla et revenait devant l'entrée de la caverne, d'un air égaré et furieux ; puis il s'arrêta tout à coup ; et, dirigeant sa tête vers la forêt, il poussa des cris assourdissants. Nos deux guides indiens profitèrent de cette occasion pour lui lancer des flèches du haut de l'arbre où ils étaient cachés. Il fut frappé plusieurs fois, mais sa peau épaisse faisait rejaiillir ces traits inoffensifs. A la fin, cependant, l'une de ces flèches l'atteignit près de l'œil et resta fixée dans sa blessure. Sa fureur fut alors portée à son comble ; il se lança vers l'arbre, et, se dressant sur sa tige en la saisissant avec ses griffes, il parut vouloir le renverser. Mais quand il fut parvenu à se débarrasser de sa flèche, il redevenit plus tranquille et se plaça de nouveau à l'entrée de la grotte.

Frank reparut alors, et un coup d'œil m'apprit ce qu'il venait de faire. De chacune de ses mains pendait un petit tigre attaché à la corde avec laquelle il l'avait étranglé. Avant que je fusse averti de ce qu'il méditait, il les avait jetés l'un et l'autre au tigre à travers l'ouverture. L'animal ne les vit pas plutôt qu'il commença à les examiner attentivement et en silence, en les retournant avec précaution de côté et d'autre. Dès qu'il fût convaincu qu'ils étaient morts, il poussa un cri de désespoir si pénétrant que nous fûmes obligés de boucher nos oreilles. Quand je reprochai à mon chasseur cet acte d'une barbarie gratuite, je vis bien par la rudesse de ses réponses qu'il avait perdu tout espoir de salut, et que dès lors il regardait comme dissous les rapports de subordination du serviteur au maître. Pour moi, sans que je susse pour quelle raison, j'espérais toujours qu'un secours inattendu viendrait me tirer de l'affreuse position où j'étais.

Cependant le tonnerre avait cessé de se faire entendre, et un vent paisible et doux succédait à la violence de l'ouragan. Les chants des oiseaux résonnaient de nouveau dans la forêt, et les gouttes de pluie, frappées par les rayons du soleil, étincelaient sur les feuilles comme des milliers de diamants. Je voyais par l'ouverture de notre antre ce réveil de la nature succéder au tumulte des éléments, et le contraste que faisait cette scène tranquille avec notre situation, la rendait encore plus affreuse. Nous étions dans un tombeau d'où rien ne paraissait pouvoir nous faire sortir : car un monstre plus épouvantable que le Cerbère de la fable en gardait l'entrée. Il s'était couché près de ses petits. C'était un animal superbe, et d'une grande taille ; ses membres, étendus dans toute leur longueur, laissaient voir la force prodigieuse de ses muscles ; de ses mâchoires armées de grandes dents tombaient de larges flocons

d'écume. Tout à coup un long rugissement se fit entendre à distance ; le tigre y répondit par un gémissement plaintif, et les Indiens poussèrent un cri qui nous annonça qu'un nouveau malheur nous menaçait. Nos craintes furent confirmées au bout de quelques minutes ; car nous vîmes un tigre, moins grand que le premier, se diriger en courant vers l'endroit où nous étions.

“Cet animal sera encore plus dangereux que l'autre, dit M. Wharton ; car c'est la femelle, et celles de ces animaux sont impitoyables pour ceux qui les ont privés de leurs petits.”

Les rugissements de la tigresse, quand elle eut examiné les corps de ses petits, surpassèrent tout ce que nous avions déjà entendu, et le tigre y mêla ses cris lamentables. Tout à coup ses hurlements cessèrent ; elle ne fit plus entendre qu'un murmure sombre, et nous la vîmes avancer ses naseaux fumants à travers l'ouverture, et regarder de tous côtés comme pour découvrir ceux qui avaient détruit ses petits. Ses regards tombèrent bientôt sur nous, et aussitôt elle s'élança en avant avec fureur, comme pour pénétrer dans notre lieu de refuge. Peut-être serait-elle parvenue, au moyen de sa force prodigieuse, à pousser la pierre, si nous n'avions pas réuni tous nos efforts pour la retenir.

Quand la tigresse vit qu'elle ne pouvait pas réussir, elle se rapprocha du tigre, et pendant quelques instants elle parut se consulter avec lui ; puis ils s'éloignèrent ensemble d'un pas rapide, et disparurent à nos regards. De moment en moment, à mesure qu'ils s'éloignaient, leurs rugissements devenaient plus faibles, et bientôt ils cessèrent de se faire entendre.

Dès qu'ils se furent éloignés, nos deux guides indiens parurent à l'entrée de la caverne, et nous pressèrent de profiter, en fuyant, de la seule occasion que nous eussions de nous sauver, attendu que les tigres étaient allés chercher dans le haut de la montagne une autre ouverture qu'ils connaissaient sans doute, pour pénétrer dans l'intérieur de la grotte. En conséquence, nous nous mîmes en grande hâte à pousser la pierre qui en fermait l'entrée, et nous sortîmes de ce tombeau où nous avions craint d'être ensevelis vivants. M. Wharton fut le dernier qui le quitta, parce qu'il ne voulut pas en sortir avant d'avoir retrouvé son fusil à deux coups ; pour nous, nous ne songions qu'à nous échapper. Nous entendions de nouveau les rugissements des tigres, quoiqu'à distance ; et, suivant la trace de nos guides, nous nous jetâmes dans un sentier de côté. Le grand nombre de racines et de branches dont la tempête avait jonché le chemin que nous suivions, rendait notre fuite lente et difficile. M. Wharton, marin plein d'activité, ne marchait cependant qu'avec peine, et nous étions obligés, pour ne pas le perdre, de nous arrêter de temps en temps.

Nous marchions ainsi depuis un quart d'heure, quand un cri perçant, poussé par un des Indiens, nous apprit que les tigres étaient sur notre trace. Nous nous trouvions alors devant un pont de roseaux que l'on avait jeté sur un torrent. Il n'y a guère que les Indiens, avec leur démarche légère, qui puissent s'avancer sans crainte sur des ponts de ce genre, qui frémissent et oscillent à chaque pas que l'on y fait. Profondément enfoncé entre ces deux rives semées de roches aiguës, le torrent coulait au-dessous avec violence. Lincoln, Frank et moi, nous traversâmes le pont sans accident ; mais M. Wharton était encore au milieu, tâchant de

garder son équilibre, quand les tigres débouchèrent du bois voisin ; sitôt qu'ils nous aperçurent, ils bondirent vers nous, en poussant des hurlements épouvantables. Cependant Wharton était parvenu sans encombre de l'autre côté du torrent, et j'étais occupé avec Frank, Lincoln et mes deux guides à escaler les rochers qui se trouvaient en face de nous. M. Wharton, quoique les tigres fussent tout près de lui, ne perdit pas son courage et sa présence d'esprit. Aussitôt qu'il fut parvenu de l'autre côté du pont, il tira son couteau de chasse et coupa les liens qui l'attachaient à l'une des rives ; il espérait de cette manière mettre un obstacle insurmontable à la poursuite de nos ennemis ; mais à peine avait-il accompli sa tâche que nous vîmes la tigresse se précipiter vers le torrent, et tenter de le franchir par un saut. Ce fut un spectacle curieux de voir ce redoutable animal suspendu un instant au-dessus de l'abîme ; mais cette scène passa comme un éclair. Sa force n'était pas égale à la distance ; avant qu'il eût atteint le fond du torrent, il avait été déchiré en mille pièces par les pointes des rochers. Cette catastrophe ne découragea pas son compagnon, qui, d'un vigoureux élan, parvint à franchir le ravin. Toutefois il n'atteignit la rive opposée qu'avec ses griffes de devant. Suspendu de cette manière au-dessus du précipice, il s'efforçait de prendre pied. Les Indiens poussèrent de nouveau un cri sauvage, comme si tout espoir était perdu. Mais M. Wharton, qui était tout près du tigre, s'avança courageusement vers lui, et lui plongea son couteau de chasse dans la poitrine. Furieux au delà de tout ce que je puis dire, le monstre, rassemblant toutes ses forces, fixa ses griffes de derrière sur le rocher et parvint à saisir Wharton par la cuisse ; mais mon héroïque ami conserva toute son intrépidité ; il prit de sa main gauche un tronc d'arbre pour lui servir de support, et retourna avec vigueur son couteau de chasse dans la poitrine du monstre.

Tout cela fut l'affaire d'un instant. Les Indiens, Lincoln, Frank et moi, nous courûmes à son aide ; Lincoln, saisissant le fusil de Wharton qui était près de lui, asséna un coup de crosse si vigoureux sur la tête du tigre, que l'animal étourdi lâcha prise et fut précipité dans l'abîme. Mais ce malheureux jeune homme n'avait pas calculé la force de son coup ; il pencha en avant ; ses pieds glissèrent, et ses mains ne trouvant aucun point d'appui, il tomba dans le torrent, se débattit un instant à sa surface et s'y enfonça ensuite pour ne plus reparaitre.

Nous poussâmes d'abord un cri de désespoir ; puis, pendant quelque temps, nous gardâmes un sombre silence. Dès que je fus revenu de ma stupeur, j'aperçus le pauvre Wharton évanoui au bord du précipice. Nous examinâmes sa blessure ; elle était profonde, et le sang en coulait en abondance. Les Indiens cueillirent quelques plantes dont l'application arrêta l'hémorragie ; Wharton continuait à être insensible ; mais son pouls était très-agité. Le soir étant venu, il fallut nous résigner à passer la nuit dans cet endroit, sous l'abri de quelque rocher. Les Indiens allumèrent du feu pour tenir les bêtes féroces éloignées de nous. Je mangeai quelques fruits que nos guides me donnèrent ; et ce fut assurément le plus triste repas que j'eusse fait de ma vie. Je ne goûtai aucun sommeil pendant la nuit ; assis près de Wharton, j'écoutais avec effroi ses profondes aspirations. Le lendemain matin, nos guides

pensèrent que ce que nous pouvions faire de mieux, c'était de transporter notre malheureux ami au village où nous avions couché la nuit précédente; en conséquence, avec des branches et des roseaux, ils construisirent à la hâte un petit pont pour repasser le torrent. Lorsque nous fîmes de retour au village, malgré tous les soins qui lui furent prodigués, Wharton ne reprit pas connaissance. Le troisième jour ses membres éprouvèrent tout à coup un frémissement convulsif; il se leva sur son séant en prononçant quelques mots confus. La main de la mort était sur lui; il retomba sur son chevet, et quelques minutes après il n'existait plus.

Tel fut le dénoûment de mon triste voyage au Chimborazo. Dès que j'eus rendu les derniers devoirs à M. Wharton, je me hâtai de m'éloigner des lieux qui me rappelaient de si cruels souvenirs, et je profitai de la première occasion pour revenir en Europe.

Les Grands Papes.

(Écrit spécialement pour l'Echo.)

(Suite.)

SAINT PIERRE.

III

LES SORCIERS DE BABYLONE. — LE VIEUX MONDE. — UN VÉRITABLE CONQUÉRANT. — UN CONCILE D'APÔTRES. — TOUCHANTE ENTREVUE. — QU'IL N'EST PAS BON DE SINGER LES MIRACLES. — LES PLAISIRS DE NÉRON. — LE DERNIER ADIEU. — FIN DES TEMPS APOSTOLIQUES.

La seconde année de son règne, Nabuchodonosor eut un songe dont il fut si troublé qu'il en perdit le sommeil. Il fit alors appeler tous les devins, les mages et les sorciers de la Chaldée, et leur dit :

— J'ai eu un songe, mais la confusion est dans mon esprit, j'ai oublié ce que j'ai vu.

— Prince, vivez éternellement, répondirent les Chaldéens; mais racontez votre songe à vos serviteurs, et ils vous l'interpréteront.

— Je l'ai oublié, et si vous ne me le rappelez pas, vous périrez tous, et vos familles aussi; mais dites-le moi, et je vous comble de récompenses, de dons et d'honneurs.

Les Chaldéens faisaient toujours la même réponse et le roi insistait. A la fin, entrant en fureur, Nabuchodonosor donna l'ordre de mettre à mort tous les sages de Babylone, et Arioch fut chargé d'exécuter la sentence.

Le jeune Daniel comptait au nombre des sages, car on était au temps de la captivité. Ayant appris qu'on le cherchait pour le faire périr, il va trouver Arioch et lui dit: Suspendez l'exécution et dites au roi que j'expliquerai le songe.

Arioch alla trouver Nabuchodonosor, qui fit venir Daniel.

— Tu peux donc, lui dit-il, me rappeler ce songe et l'interpréter ?

— Les devins ne le peuvent, ni moi, répondit Daniel, mais Dieu qui connaît l'avenir me le révèle, ô prince, pour vous le faire savoir. Vous avez donc vu une statue gigantesque, debout devant vous; son aspect était terrible. Sa tête était de l'or le plus pur, sa poitrine d'argent, le milieu d'airain, les pieds de fer et d'argile.

Vous la contempliciez, lorsque tout à coup une petite pierre, détachée de la montagne, sans secours de main d'homme, vint la frapper aux pieds et la brisa; elle s'écrôula sur elle-même et se réduisit en poussière, et le vent en dispersa les débris, et la pierre devint une grande montagne qui couvrait toute la terre.

Daniel expliqua ensuite cette vision au roi, et il se trouva que la tête de cette statue figurait l'empire de Nabuchodonosor ou des Assyriens; la partie d'argent celui de Cyrus ou des Perses; la partie d'airain celui d'Alexandre ou des Grecs; le dernier représenté par la partie de fer et d'argile était l'empire romain; et la petite pierre qui brisa la statue, un dernier empire suscité de Dieu, pour absorber tous les autres et demeurer éternellement, et *ipsum stabit in æternum*, c'était l'empire du Christ ou l'Église.

Déjà nous avons vu l'Église descendre du sommet du Calvaire et des hauteurs du Cénaclé, s'étendre et dilater ses tentes devant la multitude des enfants de Sem, de Japhet et de Cham, qui ouvrent les yeux à sa lumière. Avant que le premier siècle se ferme, elle aura déjà conquis le monde, mais ce nouvel empire demande une capitale, et les événements providentiels lui ont préparé Rome, la reine des nations, la cité même des Empereurs.

Rome assise comme au centre du monde, entre l'Europe et l'Afrique, entre l'Asie et l'Amérique qui ne verra luire le flambeau de la foi que quand il se sera éteint sur le berceau du genre humain;

Rome le point de départ de ces voies somptueuses de communications qui porteront les missionnaires de l'Évangile jusqu'aux extrémités les plus éloignées de l'Empire;

Rome la plus riche, la plus magnifique des cités, parée de toutes les dépouilles des nations, habitée par ce peuple-roi aux plaisirs et au luxe duquel les arts prodiguent leurs chefs-d'œuvre, et tous les royaumes les ressources de leur sol, de leurs eaux, de leurs forêts et les produits de leurs industries, auquel les poètes et les orateurs de tous les pays accourent à l'envi rendre hommage et demander des applaudissements.

Mais, grand Dieu! quelle corruption règne au sein de cette société si brillante! Dans les hautes régions, le doute et la volupté la plus raffinée, comme la plus excessive; dans les régions infimes, l'ignorance, la superstition, la corruption et une telle habitude d'avalissement qu'on y perd jusqu'au sentiment de la dignité humaine.

Dans cette société où les Lettres ne servent qu'à flatter la tyrannie, les arts qu'à corrompre les mœurs, la science qu'à pervertir l'esprit, l'esclave est une marchandise dont on trafique comme d'un outil et que l'on peut laisser périr de faim lorsque la vieillesse le rend à charge. Le pauvre y est le rebut de tous, et l'enfance, gâtée dès le berceau, y est soumise aux plus épouvantables outrages. On n'y considère la femme que comme un instrument de plaisir et un objet de mépris, et la Divinité n'y est qu'un symbole, qui voile l'apothéose de tous les vices que l'on honore par les plus honteux mystères et des fêtes pleines d'immoralité. Aussi dans la famille, comme dans l'État, tout s'en va en dissolution et tombe en pourriture, et pour mettre le comble à cette dégradation, depuis près d'un demi-siècle, l'Empire ne compte pour empereurs que des princes en démeure, tous cruels et débauchés, où il est difficile de trouver

quelque ombre de vertu, et c'est au sein d'une pareille société que St-Pierre vient établir le siège d'une Religion sainte, et annonce une nouvelle ère de liberté.

Or, la première ou la seconde année de l'empereur Claude, on vit entrer à Rome un pêcheur galiléen, de haute et belle stature, le visage blanc et pâle, la barbe et les cheveux épais et un peu longs, les yeux noirs et comme tachés de sang par l'abondance des larmes. Il avait le front chauve, il était pauvrement vêtu, marchait presque nu-pieds, seul, un bâton à la main. Il venait faire la conquête de cette Rome, maîtresse des nations, n'ayant pour toute "arme que son *Credo* dans sa mémoire et Jésus dans son cœur." (1)

"Il venait enseigner le Dieu unique, le Dieu chaste, le Dieu juste, le Dieu miséricordieux et compatissant, le Dieu terrible, le seul Dieu. Il venait établir l'humilité dans ce royaume de l'orgueil, la pureté dans ce centre de la luxure, la liberté chrétienne dans cet enfer de la tyrannie. Il apportait la famille avec l'indissolubilité du lien conjugal et le respect pour la vie de l'enfant. Il venait restituer à l'esclave sa dignité d'homme, et y ajouter la dignité d'enfant de Dieu." (2)

* * *

Établi au Transtévère, dans le quartier des Juifs, Saint Pierre pousse ses conquêtes jusque dans la demeure des Césars, et parmi les premiers officiers du palais. Poursuivi par ses compatriotes, à Rome comme à Jérusalem, il est banni, par Claude, de la cité impériale, mais il emploie le temps de cet exil à évangéliser la Cappadoce, le Pont, la province d'Asie et la Bythinie, renouvelant partout des péchés plus merveilleuses que celles du lac de Galilée.

Il arrive à Jérusalem, la persécution y régnait avec la famine prédite par Agabus. St. Jacques-le-Majeur, parent de Notre-Seigneur, avait été précipité de la terrasse du temple; son corps, plus tard transporté en Espagne, à Compostelle, donna naissance à l'un des plus célèbres pèlerinages de la chrétienté.

Jeté lui-même en prison, le Chef de l'Église est délivré par un ange, et poursuit la visite des chrétiens de la Syrie, tandis qu'Agrippa, son persécuteur, s'en va mourir à Césarée, rongé tout vivant par les vers.

Cependant, la division s'était introduite dans l'Église d'Antioche. Certains Juifs y enseignaient qu'on ne pouvait être sauvé sans la circoncision et les autres observations légales; Saint Paul, au contraire, soutenait l'affranchissement des fidèles de toute prescription mosaïque; les dissensions persévérant, un concile est convoqué à Jérusalem.

Saint Pierre, qui le préside, se lève et y donne le premier son avis, annonçant la fin de la loi et le règne de la liberté évangélique. Après lui, les autres Apôtres confirment la même doctrine par les Écritures, et le décret, rédigé d'un accord commun, est envoyé aux églises divisées comme la sentence de l'Esprit-Saint.

De Jérusalem, Saint Pierre se rendit à Antioche; après quelque séjour dans cette ville, il en confia le soin à St. Evode, et partit pour Rome afin de s'y opposer aux prestiges de Simon le magicien. Néron venait de succéder à Claude.

Le sénateur Pudens reçut le pasteur dans son palais, et l'Apôtre convertit cette demeure en une église qui, plus tard, est devenue la basilique de Saint-Pierre-aux-Liens. De là, il étend sa sollicitude pastorale à toutes les parties de l'église universelle; de là, il s'élance comme un géant, pour parcourir dans sa course rapide les provinces d'Occident et fonder les sièges épiscopaux de l'Italie, de la Sicile, de l'Afrique, de la Gaule, de l'Espagne; on dit même qu'il porta la bonne nouvelle aux habitants lointains de la Grande-Bretagne.

Après avoir visité l'Occident, Saint Pierre rentra à Rome; Saint Paul y revenait aussi, après avoir parcouru les provinces d'Orient: touchante entrevue que celle de ces deux infatigables Apôtres, qui, après avoir réuni dans un même bercail, la Synagogue et la Gentilité, se donnaient rendez-vous au centre du monde chrétien, pour cimenter de leur sang l'alliance impérissable qu'ils venaient de former.

C'était vers l'an 62 ou 63; l'univers entier commençait à s'inquiéter des nouvelles doctrines. L'horizon se chargeait de nuages, une tempête menaçait l'Église. Une grande lutte entre le vieux monde païen et le nouveau monde chrétien allait s'engager pour durer plus de trois cents ans; et les deux chefs les plus illustres venaient se placer à la tête de l'Église-mère, afin d'ouvrir eux-mêmes le combat, et soutenir les fidèles de leur parole et de leur exemple.

Les Juifs, transportés d'un faux zèle, juraient de venger la loi de Moïse.

Les Aruspices, les Augures voulaient soutenir les simulacres chancelants de leurs dieux; les vendeurs de victimes et les fabricants d'amulettes, sauver leur commerce en faillite.

Les philosophes, convaincus d'ignorance, se dressaient contre les sectateurs d'une doctrine qui démasquait leurs impostures.

Le peuple, aveuglé par la calomnie, voulait éteindre dans le sang des chrétiens la cause de toutes les calamités de l'empire; et les empereurs eux-mêmes tremblaient sur leur trône, en voyant ces multitudes converties, envahir tout dans l'empire, la magistrature et l'armée, le sénat et la cour, et ne laisser vides que les temples des démons.

De leur côté les suppôts de l'enfer multipliaient leurs faux prodiges pour les opposer aux miracles de Jésus-Christ et des apôtres. Simon-le-magicien, qui avait séduit la populace romaine, au point de se faire ériger, comme à un dieu, une statue dans une île du Tibre, était parvenu à se glisser jusque dans les bonnes grâces de l'empereur. Cependant Néron qui entendait continuellement parler des miracles des apôtres, en demanda de semblables à l'imposteur, qui promit enfin de s'élever triomphalement dans les airs.

Le jour choisi était celui fixé pour les jeux publics. Néron était présent, assis sur son trône, entouré de ses gardes et d'une foule immense de spectateurs accourus de tous les points de l'Italie. Simon se présente, il invoque les démons, et Dieu le permettant pour la confusion de l'enfer, le magicien s'élève dans les airs, au milieu des applaudissements frénétiques de la foule.

Mais dans l'assemblée, deux hommes priaient en silence: "Seigneur, disaient-ils, laissez-vous cette victoire aux puissances des ténèbres et à la confusion de votre nom?" Ces deux hommes étaient St.-Pierre et St.-Paul

(1) Chantrel.

(2) L. Veuillot.

que Simon avait forcés par la puissance de l'empereur d'être les témoins de son triomphé.

Mais voilà qu'au moment où la multitude battant des mains s'écriait : Simon est un dieu ! Simon est un dieu ! l'imposteur retombe avec rapidité, vient se briser aux pieds de Néron, et son sang rejaillit jusque sur le manteau impérial.

Le tyran confus et furieux lance contre tous les magiciens un édit de proscription dans lequel furent compris les chrétiens.

Un incendie qui dura six jours, et détruisit plus de la moitié de Rome et dont Néron lui-même était l'auteur, lui fournit enfin le prétexte d'assouvir toute sa haine contre la Religion du Christ. Il en rejeta l'odieux sur les chrétiens, et pour satisfaire la vengeance de la populace exaspérée, il se livra contre eux à des excès de cruauté incroyables, si un auteur païen ne nous en avait pas conservé le récit.

A leur supplice, dit-il, on ajoutait la dérision ; on les enveloppait de peaux de bêtes pour les faire dévorer par des chiens : on les attachait en croix, ou l'on enroulait leurs corps de matières inflammables, et l'on s'en servait la nuit comme de flambeaux pour s'éclairer. Néron avait cédé ses propres jardins pour ce spectacle, et dans le même temps il donnait des jeux au Cirque, se mêlant parmi le peuple en habit de cocher, ou conduisant des chars. (1)

Le peuple qui haïssait les chrétiens, était cependant ému de compassion pour ces victimes qui semblaient immolées moins au bien public qu'à la cruauté d'un seul homme. (2) Sa rage, pourtant, était loin d'être assourdie, et il lui fallait la tête et le sang des deux illustres Apôtres, qui avaient osé convertir, jusque dans son palais, deux de ses concubines. Saint Paul fut arrêté le premier et jeté en prison ; Saint Pierre crut d'abord devoir céder à l'orage, sur les instantes prières du clergé et des fidèles : il sortait de Rome, lorsqu'il vit venir à sa rencontre le Sauveur Jésus.

— Où allez-vous, Seigneur ? lui dit l'Apôtre.

— Je vais à Rome, afin d'y être crucifié de nouveau.

Jésus ressuscité et immortel ne pouvait plus mourir : Saint Pierre comprit l'avertissement de son Maître et rentra dans Rome : il écrivit aux églises de l'Asie sa seconde Epître, qui peut être considérée comme le dernier adieu d'un père à ses enfants. Bientôt après découvert et saisi, il est réuni à Saint Paul, dans la prison Mamertine, au pied du capitol.

Les deux Apôtres transformèrent leur prison en église, convertirent leurs geôliers et quarante-sept autres personnes, et l'eau manquant pour les baptiser, une source jaillit miraculeusement du rocher, et a continué de couler jusqu'à ce jour, comme nous l'assurent la tradition et les pèlerins aux tombeaux des Apôtres.

Le jour fixé pour le supplice, les illustres prisonniers sortirent de Rome par la porte d'Ostie, après avoir été battus de verges ; St.-Pierre fut conduit au sommet du Mont-Doré, St.-Paul près du Tibre, sur les bords d'un marais, non loin des eaux Salviennes. En se quittant, les deux martyrs se donnèrent le dernier salut.

— Paix à vous, dit St.-Paul à St.-Pierre, paix à vous, fondement des églises, pasteur des agneaux et des brebis du Christ !

— Allez, répondit St.-Pierre, allez en paix, prédicateur des bons, chef des justes et médiateur du salut !

St.-Paul, étant citoyen romain, fut décapité. Sa tête rebondit trois fois sur le sol, et à chaque place jaillit une fontaine dont les eaux n'ont cessé de couler jusqu'à ce jour. St.-Pierre fut crucifié, la tête en bas, ne se jugeant pas digne de mourir comme son Sauveur. Pendant qu'on l'attachait, une pieuse tradition lui fait tenir le discours suivant :

“ O ineffable et profond mystère de la croix ! ô inséparable lien de la charité ! c'est ici l'arbre de vie, d'où le Seigneur Jésus, quand il y eut été élevé, attira tout à lui ; l'arbre de vie sur lequel a été attaché le corps du Sauveur, mon maître ! Mais là aussi la mort a été crucifiée avec lui, et le monde tout entier a été délivré des liens de l'éternelle mort. O grâce incomparable ! ô amour de la croix qui ne sait pas reculer, grâces donc vous soient rendues, Seigneur Jésus, Fils du Dieu vivant ! Non-seulement mon cœur et ma voix vous bénissent, mais encore l'esprit qui est en moi vous aime. Il vous parle, il vous prie, il vous tient embrassé, il vous comprend, il vous voit ; vous m'êtes toutes choses, et en tout, il n'y a rien autre chose pour moi que vous seul, vous qui êtes le véritable Fils de Dieu, Dieu vous-même, plein de bonté, vous à qui, avec le Père-Eternel et l'Esprit-Saint, est dû honneur et gloire à jamais, dans les siècles des siècles.”

Le corps de St.-Pierre enlevé par Marcellus, un de ses disciples, aidé de deux dames romaines, Anastasie et Basilisse, fut embaumé et caché dans les catacombes. Celui de St.-Paul fut recueilli par une autre noble romaine, nommée Lucine, qui le déposa dans une des grottes de ses jardins, sur la voie d'Ostie. (67 ou 68.)

Néron crut avoir anéanti le Christianisme. Il ne s'était point imaginé que, tandis que son nom serait l'exécration des siècles, le tombeau de ses victimes deviendrait l'objet de la vénération de l'univers ; qu'un jour devait venir, où l'un de ses successeurs creuserait lui-même les fondements d'une basilique en leur honneur, et serait le premier à déposer son diadème impérial sur la pierre de leur sépulture ; qu'à sa suite on verrait se prosterner devant leurs reliques, les empereurs, les rois et les princes les plus illustres de la chrétienté ; que les peuples accourraient à leur tour, baiser les verroux et le seuil de la basilique de Latran, et que les Pontifes de la religion, au jour de leur consécration, jureraient de visiter, au moins une fois, ce tombeau, qui, pour Rome sans défense contre les Goths, les Lombards et les Bombares de tous les siècles, serait un rempart plus puissant que ne furent jamais ses trente légions et son capitol.

“ Voilà les traces que laissent les saints ; des peuples entiers chantent leurs louanges, et invoquent leur appui : les plus ignorants les connaissent, et les plus savants les prient.” (1)

St.-Pierre gouverna l'Eglise de Rome vingt-cinq ans ; c'est le plus long pontificat que mentionne l'histoire de l'Eglise : de là, cet usage d'adresser au Pape, le jour de son exaltation, ces paroles célèbres : *Annos Petri non videbis ; Vous ne verrez pas les années de Pierre.*

C'est ce pontificat, qui a valu aux Evêques de Rome d'hériter de la primauté apostolique que Jésus-Christ avait donnée à St.-Pierre, et par là s'accomplit la pro-

(1) Tacite. An. XV.

(2) Ibid.

(1) Chantrel.

messe faite par le Sauveur d'être avec lui jusqu'à la consommation des siècles. Suprémacie si évidente, si incontestable, que Luther lui-même n'a pu s'empêcher de la confesser :

" Il est certain, dit-il, que Dieu a honoré l'Eglise romaine sur toutes les autres, car c'est en cette Eglise que St.-Pierre et St.-Paul, quarante-six papes et des millions de martyrs ont répandu leur sang et ont triomphé de la mort et de l'enfer... Je ne nie pas que l'Evêque de Rome ne soit, n'ait été et ne doive être le premier." (1)

* * *

St.-Lin succéda à St.-Pierre. St.-Clet ou Anaclel succéda à St.-Lin, et St.-Clément fut le troisième successeur de l'Apôtre. Ces pontifes régnèrent peu de temps et moururent martyrs. Il nous reste peu de documents sur les actes de leur pontificat.

Avec St.-Clément finissent les papes des temps apostoliques. St.-Jean avait été descendu au tombeau et la Vierge Marie l'avait un peu précédé, étant morte, selon l'opinion la plus répandue en Orient, et qui paraît la plus probable, à Jérusalem, où l'on montre encore son tombeau, et où St.-Jean demeura habituellement jusqu'au jour où les anges la transportèrent au ciel.

Tels ont été les commencements de l'Eglise; Saint Pierre en prit la conduite aussitôt après l'Ascension. Il ne la gouverna pas en maître, mais comme un père sa famille; il devait cet égard aux apôtres ses collègues, qui avaient été ses égaux dans la société de Jésus. L'Eglise, alors fervente et peu nombreuse, ne demandait pas, dès l'origine, ce déploiement de force qu'elle exigera plus tard. Toutefois, on ne peut s'empêcher de remarquer que, dès cette époque, dans les actes du chef de l'Eglise, se trouve le germe de tous les pouvoirs qu'exerceront ses successeurs, sous une forme plus conforme au gouvernement d'une grande société. Ne voit-on pas que St.-Pierre appelle à l'épiscopat et préside aux ordinations, qu'il foudroie et excommunique les scandaleux et les hérésiarques, et leur inflige même une peine temporelle; qu'il convoque le concile de Jérusalem, le préside et juge les différends qui s'élèvent dans l'Eglise; enfin, qu'il fonde des évêchés et tient l'administration des biens temporels? " Ces droits n'étaient pas écrits, pas plus que la doctrine dont ils faisaient partie : les fidèles, les pasteurs et les églises en étaient instruits par l'enseignement traditionnel; et cela seul peut expliquer comment on n'a point crié à l'usurpation, lorsque les papes, dans les siècles qui suivirent les temps apostoliques, les exercèrent d'une manière plus absolue en certaines circonstances." (1)

Les autres apôtres commencèrent aussi leur mission dès que l'Esprit-Saint les eut remplis de sa force, de ses lumières et confirmés en grâce. Ils convoquèrent d'abord au banquet de l'Evangile les enfants de la synagogue; mais l'aveuglement et l'opiniâtreté des Juifs les forcèrent bientôt de se tourner vers les Gentils. Le champ immense que leur zèle embrassait les obligea de se séparer, mais avant de se donner le baiser de paix et d'adieu, ils rédigerent un symbole qui sera le signe de ralliement pour toutes leurs conquêtes.

Ils trouvèrent le monde romain plongé dans une corruption effroyable, et les Barbares dans une ignorance non moins dégradante. La raison humaine, lasse de poursuivre en vain la vérité depuis tant de siècles, en Orient restait immobile dans son fanatisme, et en Occident se perdait dans un scepticisme universel. Il y avait cependant dans le vieux monde encore un peu de vertu, c'est à ces dernières racines que va se rattacher le nouveau. Le christianisme est donc venu au *temps providentiel*, avant que ces derniers restes eussent disparu dans la décadence générale.

A part Saint Pierre et Saint Paul, qui ont été mêlés davantage au gouvernement extérieur de l'Eglise, les Apôtres ont laissé peu de traces de leurs pas dans l'histoire: méprisant l'orgueil humain, ces conquérants pacifiques s'occupèrent plus de conquérir des royaumes au Christ, que de laisser à la postérité le récit de leurs conquêtes. Mais pendant que leurs pieds rapides volaient aux extrémités du monde, que leurs voix étaient entendues dans toutes les langues, que leur sang fécondait la terre entière, l'erreur s'agitait au fond de l'enfer et voulut aussi avoir ses apôtres.

Elle eut en effet ses magiciens pour contrefaire les miracles du Christ et des Apôtres; ses simoniaques pour tenter de corrompre l'intégrité du Sacerdoce; elle eut ses hérésiarques pour contredire les docteurs de la Religion et élever chaire contre chaire; elle eut enfin ses moralistes corrupteurs qui essayèrent d'altérer la pureté des premiers jours du christianisme: et souvent ces scandales sortirent du sein même de l'Eglise; car en ce temps, comme dans tous les siècles, la paille se mêlait au bon grain: mais les pasteurs vigilants séparaient les boues des brebis, secouaient cette écume montée à la surface, et les eaux de la vérité et les mœurs chrétiennes n'en brillaient qu'avec plus d'éclat et de pureté.

Les empereurs, craignant de voir l'Empire crouler avec la religion de l'Etat, descendirent à leur tour dans l'arène contre les disciples du Christ. Saint Pierre et Saint Paul tombent des premiers sous leurs coups: mais Rome est consacrée par leur sang, et le martyre du Prince des Apôtres établit, dans la capitale de l'Empire, le siège principal de la religion.

Cependant les temps approchent où la vengeance divine va éclater sur les Juifs impénitents. Titus enlève d'assaut Jérusalem. Onze cent mille Juifs périrent dans ce siège, quatre-vingt-dix-sept mille sont vendus comme esclaves, et ce qui reste du peuple déicide, dispersé parmi les nations, subsiste sans temple, sans autel, sans sacrifice, sans patrie, demeurant, malgré les siècles, comme un témoin irrécusable de l'accomplissement des prophéties et de la divinité de Jésus-Christ.

Rome, qui persécute le Christ dans ses membres, aura bientôt son tour. Déjà, l'exilé de Pathmos, dans un ravissement prophétique, a entendu le sang des martyrs criant vengeance contre la grande Babylone, la prostituée des nations. Encore quelques siècles, et les Barbares accourront des solitudes de l'Asie, accomplir les desseins de Dieu; Rome païenne disparaîtra, et Rome chrétienne, établie sur ses ruines, restera l'héritière des promesses éternelles, que les livres sybillins attribuaient faussement à la cité de Romulus, et qui n'appartiennent qu'à la cité de St.-Pierre.

(1) Résol. sur treize propositions.

(1) L'abbé Blanc.

LA NEIGE.

(Écrit spécialement pour *l'Echo*.)

(Suite.)

ARTICLE SECOND.

La neige en Canada.—Sa distribution à l'étranger.—Influence de l'altitude et de la latitude.—Anomalies.—Notre-Dame des Neiges.

Rien de plus inégal que la distribution de la neige, à ne considérer même qu'un seul pays, qu'une seule localité.

C'est vers la fin de janvier qu'elle nous est arrivée cette année. Jusque-là, il y en avait eu si peu que beaucoup de chemins étaient restés découverts, au grand détriment des habitants de nos campagnes, qui ne pouvaient voyager ni avec les voitures d'hiver ni avec celles d'été.

En 1818, les habitants de St.-Rémi labouraient leurs champs au commencement de janvier, et la neige ne se montra guère avant le mois de mars.

Ce sont là des exceptions. " Nous sommes habitués, dit Denis, dans son *Essai sur l'histoire naturelle du Canada*, à voir paraître la neige dans la dernière moitié de décembre. Le ciel du Canada devient, après cette époque, pur et serein, les étoiles brillent durant la nuit du plus vif éclat, et c'est de loin en loin seulement que des nuages viennent assombrir la voûte azurée. Aussi, pour un grand nombre, la saison d'hiver semble-t-elle préférable, au point de vue de l'agrément, aux plus beaux jours de l'été."

Il est rare que la neige, dans un terrain découvert, séjourne longtemps à l'endroit où elle est tombée. Le plus souvent elle est emportée par les vents et s'amoncèle dans les bas-fonds ou autres lieux abrités. La meilleure manière d'en évaluer la profondeur, c'est de la mesurer dans les bois.

Cette profondeur, dans notre pays, dépasse toujours deux pieds et devient souvent plus considérable. Combien de fois les habitants de nos campagnes se sont-ils vus, pendant longtemps, dans l'impossibilité de faire sortir leurs animaux de l'étable! Combien de fois ne leur est-il pas arrivé de se trouver eux-mêmes assiégés dans leurs demeures!

Durant certains hivers, les clôtures des champs ont complètement disparu, et les traîneaux pouvaient glisser partout sans obstacle. Qui n'a pas entendu nos anciens parler de ce qu'ils appellent *la grande neige*? C'était entre 1826 et 1830; elle ne cessa presque jamais de tomber durant les mois de janvier et de février, et atteignit une hauteur régulière de 7 pieds.

M. Black, de Québec, faisait alors construire, sur les terrains de l'Hôpital-Général, le premier vaisseau qui a été fait à Montréal. Or, ses ouvriers furent occupés pendant huit jours à transporter la neige qui encombrait l'emplacement sur lequel ils devaient travailler.

Si nous remontons plus haut dans l'histoire du Canada, nous trouverons plusieurs faits analogues.

Vers 1703, M. de Vaudreuil réunit 350 hommes, Abénaquis et Français, et les envoya au secours d'une bande lancée précédemment contre Boston. Cette poignée de braves part sous les ordres de Hertel de Rouville, se jette à travers les bois, franchit les montagnes escarpées des Alleghans, et, rapide comme l'éclair, vient fondre, une nuit de février, sur la bourgade de

Deerfield, défendue par une palissade de vingt acres de circuit. " Il y avait, dit M. Garneau (1), 4 pieds de neige; la terre et le vent en ayant amoncélé des bancs jusqu'à la hauteur des palissades, les assaillants entrèrent, leurs raquettes aux pieds, dans la place, qu'ils saccagèrent et livrèrent aux flammes sans que rien pût arrêter leur impétuosité."

Le P. Charlevoix nous a conservé le souvenir d'une autre expédition très-intéressante sur la glace et à travers les neiges. Elle était dirigée contre les Iroquois du canton d'Agnier et se composait de 300 hommes d'élite. " Ce détachement, dit l'historien, partit à la fin de janvier sous les ordres de M. de Souvigny, mais il fut arrêté treize jours assez près de Montréal par les neiges, qui tombèrent cette année en beaucoup plus grande abondance qu'à l'ordinaire. Il continua ainsi sa route jusqu'à cinq lieues de Cataracouy (aujourd'hui Kingston), avec des fatigues incroyables, trouvant partout une neige molle de 7 à 8 pieds."

Quels hommes que ces guerriers de l'ancien temps! Quelle force et quelle énergie ne leur fallait-il pas pour accomplir des entreprises que nous croirions aujourd'hui impossibles si elles n'étaient attestées par l'histoire!

**

Nous n'insisterons que sur la distribution de la neige en pays étrangers. Poser quelques principes généraux, citer un petit nombre de faits remarquables, voilà tout notre dessein.

La neige étant due, comme il a été dit dans l'article précédent, à une congélation produite au sein de l'atmosphère, il est aisé de ressentir qu'elle ne doit pas être également commune dans toutes les contrées du globe.

Deux causes, principalement, font sentir ici leur influence: *l'altitude*, ou l'élévation d'un lieu au-dessus du niveau des mers et *la latitude* ou sa distance à l'équateur.

Plus on s'éloigne de la surface de la terre, et plus la température baisse. Celui qui s'élèverait à une hauteur d'une lieue et demie en ballon, devrait s'attendre à subir un froid rigoureux, fût-on au moment le plus chaud de l'été. Il n'est pas rare que des aéronautes aient eu à traverser des nuages que le froid avait transformés en cristaux de glace.

Ceci nous explique pourquoi la neige tombe si fréquemment et en si grande quantité sur les hautes montagnes; pourquoi elle n'en disparaît que très-tard, ou entoure même continuellement leurs cimes d'une blanche couronne. Ce phénomène est d'autant plus saisissant qu'il se produit au sein d'une contrée plus chaude. N'est-ce pas merveille, par exemple, de voir les deux principales cimes du mont Ararat couvertes de glaces éternelles, tandis que sa partie inférieure est peuplée de bêtes féroces et de serpents monstrueux qu'on ne trouve habituellement que dans les plages brûlantes.

C'est aux chaînes de montagnes qui l'entourent et la sillonnent en tous sens, que la France doit cette grande variété de climats et de productions qui la caractérisent.

Je voyageais sur la route de Lyon à Bordeaux, m'a raconté dernièrement l'un de mes amis. On était sur la fin d'avril.—Je viens de traverser la Limagne d'Auvergne, cette magnifique plaine que l'on prendrait

(1) Histoire du Canada, t. 2, p. 29.

volontiers pour un immense jardin, tant la culture en est soignée, tant les produits en sont riches. Le temps était superbe, les oiseaux se jouaient gaiement dans le vert feuillage et les zéphirs nous portaient sur leurs tièdes haleines le parfum enbaumé des fleurs. Au loin devant nous se dessinait une élégante ceinture de montagnes dont quelques-unes s'élèvent sous forme de mamelons isolés dans la plaine, et les autres commencent la chaîne imposante dont le Mont-d'or fait partie. Plus à droite, se montrait le Puy de Dôme sur proportions grandioses et dont le sommet semblait se perdre dans l'épais nuage qui le voilait à nos regards. Le chemin que nous suivions devait nous conduire au pied de ce géant. J'avais hâte d'y arriver; je traversai donc la ville de Clermont sans lui prêter une grande attention, et après un léger repos je remontai gaiement en diligence. (1) Je ne fus pas peu surpris de voir mes compagnons de route s'envelopper de lourds manteaux, et le soleil était alors dans toute sa force et la chaleur commençait à devenir fatigante: je regrettai bientôt de ne pas les avoir imités. Notre route allait toujours en montant, et je sentis que l'air devenait de plus en plus vif à mesure que nous nous élevions. Quoique la montagne nous eût paru, le matin, presque surplomber la ville, il ne nous fallut pas moins de deux heures avant de pouvoir l'atteindre. Quel ne fut pas mon étonnement, en arrivant sur les hauteurs où elle est assise, de voir la neige couvrir la terre à une épaisseur de plusieurs pouces. En ce moment même elle tombait en gros flocons et un vent glacial la portait jusque dans notre véhicule. Alors, mieux que jamais, je compris quelle influence peut avoir une grande élévation sur la température.

* * *

Si nous considérons la latitude des diverses régions, que nous supposons maintenant au niveau ordinaire des continents, nous pouvons poser en principe général que la neige ne se voit jamais dans les régions équatoriales, qu'elle est très-rare dans les parties chaudes des zones tempérées, tandis qu'elle devient de plus en plus abondante à mesure qu'on se rapproche des pôles.

Dans l'Amérique du Sud, le parallèle situé à 35 degrés de latitude, paraît être sa dernière limite; dans l'Amérique du Nord, elle s'avance jusqu'à 30 degrés. Ainsi on en voit parfois à Savannah, et la terre en fut couverte, il y a quelques années, à la Nouvelle-Orléans. Au-dessus du lac Supérieur, il ne se passe presque pas de jours, en hiver, sans qu'elle tombe, et là, ainsi que dans l'Amérique Russe, son épaisseur moyenne est de 7 à 8 pieds.

Les autres continents jouissent généralement d'une température plus douce que celle de l'Amérique du Nord, à latitude égale, les neiges y sont donc proportionnellement plus rares. Du reste, là, comme ici, il se produit des anomalies curieuses, et l'on a vu quelque fois neiger en des lieux dont la température est très-élevée.

Au mois d'avril 1847, le général Cavignac entreprit une expédition dans le Sahara algérien. Au milieu de cette mer de sable, ses soldats avaient à supporter les ardeurs d'un soleil dévorant; car souvent le thermomètre marquait, à l'ombre, plus de quarante degrés. Un soir,

(1) Espèce de stage.

harassés de fatigue, ils se jettent par terre, pêle-mêle avec leurs chevaux, et s'endorment d'un sommeil de plomb. Quelle ne fut pas leur stupéfaction de se voir, à leur réveil, couverts d'une épaisse couche de neige! Cependant le tambour bat, les clairons remplissent le désert de leurs fanfares, il est temps de se mettre en marche. Le soldat secoue son vêtement et s'apprête à partir; mais, engourdi par le froid, poursuivi par ce sommeil de mort dont nous aurons à parler plus tard, il ne peut faire un pas. Il fallut toute l'énergie des chefs pour tirer leur troupe de cette espèce de léthargie.

En novembre 1849, il tomba à Rome un demi pied de neige qui fondit toutefois dans la matinée, et ce jour-là même, on ressentit un violent tremblement de terre.

Mais rien ne saurait être comparé, dans les annales de l'Europe, à ce qui arriva durant l'année 1850. La neige s'éleva, sur le mont St. Bernard, à quarante cinq pieds, et les religieux qui habitent ce lieu ne purent sortir de leur monastère qu'au moyen d'échelles et de galeries cruesées péniblement à travers les couches amoncelées.

A cette époque, l'Attique en fut couverte à la hauteur de quatre pieds; les montagnes de l'Hymette, du Pentélique et du Parnès ne formaient, avec la vaste plaine des Oliviers, qu'une nappe blanche ondulée.

Mes lecteurs me sauront gré, j'espère, de leur raconter ici l'origine de la fête de *Notre-Dame des neiges*, quoiqu'il soit nécessaire de faire une incursion dans le domaine des faits surnaturels.

Sous le pape Libérius, vivait à Rome un riche patricien uni à une femme également d'origine noble. Comme ils n'avaient pas d'enfants, ils résolurent d'instituer la Ste. Vierge leur héritière et ne cessèrent de lui demander qu'elle voulût bien leur faire connaître l'emploi qu'ils devraient faire de leur fortune. Leurs prières furent exaucées: le cinq du mois d'août, après une journée excessivement chaude, la neige couvrit une partie du mont Exquilin. Dans le même moment le pape et les deux époux étaient avertis en songe de faire construire un oratoire au lieu où ils trouveraient cette neige. — Le lendemain, la colline privilégiée se trouvait couverte d'une multitude immense de prêtres et de fidèles accourus pour être témoins du prodige. Il va sans dire que l'on mit le plus grand empressement à exécuter les ordres de la Ste. Vierge. Le nouveau temple s'éleva donc rapidement sur le plan tracé par la neige elle-même. Il a reçu diverses dénominations; aujourd'hui, il porte le nom de *Ste. Marie Majeure*, et la fête de la dédicace, celui de *Notre-Dame des Neiges*.

UN ABONNÉ.

(A continuer.)

LE CHEMIN DU BONHEUR.

(Suite.)

CHAPITRE XII.

LES JOURS D'ÉPREUVES.

La perspective n'était pas très-gaie, ni la promesse bien brillante, mais il fallait à Albert du travail et un protecteur. Il venait de trouver l'un et l'autre et il se réjouit de sa mince trouvaille, dont il était fort recon-

naissant. Dès lors, il se montra fort assidu à l'étude, fouillant sans relâche les dossiers les plus volumineux, démençant, à force de patience et de bon vouloir, les procédures les plus ardues, aussi humble et opiniâtre au travail que s'il n'eût jamais failli posséder les cinquante mille livres de rente de l'oncle Giraud. Il avait le courage et la foi, la résignation lui était facile : " Gabriel avait raison, pensait-il parfois ; la Providence est partout. Elle m'a jadis envoyé Mathurin Rondat pour me tirer du fossé et me conduire à ma Renée chérie ; elle m'apparaît maintenant sous les lunettes vertes, sous le nez pointu du bonhomme Floquet, qui me sait gré, je crois, de ma bonne volonté à débrouiller les ficelles de la chicane. Seulement, ô bonne Providence, daignes remuer un peu le cœur de mon oncle Giraud ! "

Et le jeune homme, en rêvant ainsi, souriait à ses paperasses, tandis que Renée, gracieuse et belle, lui apparaissait au-dessus de son pupitre, et laissait après elle une trace lumineuse sur les cartons verts de l'étude. Les compagnons d'Albert s'étonnaient de sa mine rêveuse et souriante ; mais lui, sans s'apercevoir de leurs moqueries, ayant vu disparaître sa brillante vision, revenait vite à sa besogne et n'en transcrivait que plus lestement, d'une belle écriture courante : " L'an mil huit cent cinquante-deux, le vingt-neuf du mois de janvier, par devant nous, maître Floquet, etc.

Vers le printemps, Albert eut une grande surprise et une grande joie. Un soir qu'il revenait de l'étude, et qu'il achevait son souper frugal en étudiant une affaire alors en cause, il entendit des pas sur le palier... Bientôt on frappa à sa porte, et lorsqu'il eut ouvert, il se trouva dans les bras de Gabriel. Le jeune prêtre allait s'embarquer au Havre pour rejoindre sa mission de la Sonora.

— Venez, mon ami, mon frère, lui dit Albert en l'entraînant vers son mince fauteuil. Venez me rendre la présence de ceux que nous aimons. Ce n'est pas une simple lettre qui m'arrive aujourd'hui : il me semble que Renée me parle dans votre voix et qu'elle m'envoie son sourire sur vos lèvres.

— C'est à peu près ce qu'elle m'a dit au départ, dit Gabriel en souriant. Mais ce départ était bien triste, et je les ai laissés dans les larmes. Qui sait si nous nous reverrons ? Ils sont seuls maintenant, Albert, et ils ont deux absents au lieu d'un. Que deviendraient-ils si Dieu n'était pas là ?

— Qu'ils ne souffrent pas pour moi, au moins ! dit Albert avec vivacité. Je suis content, actif et résigné. Dites-leur ce que vous avez vu chez moi, Gabriel, quand vous leur écrirez. Un petit pain et un saucisson de deux sous, à côté d'un volume de Faustin Hélie, sur la table. Voilà, j'espère, une garantie de travail et de frugalité.

— Oui, dit Gabriel avec effusion, je vois que vous êtes ferme et j'espère que vous serez persévérant. Dieu merci ! ma Renée aura encore un ami, et plus tard un protecteur peut-être. Mais, Albert, n'avez-vous point cherché à calmer votre oncle ? Si vous saviez combien nous regrettons que votre liaison avec notre famille ait été la cause de cette mésintelligence.

— Ne regrettez rien, dit Albert. Cette mésintelligence eût probablement éclaté tôt ou tard, à quelque autre occasion. Du reste, mon oncle n'est pas peut-être irrité à tout jamais. Seulement, pour qu'il se réconcilie avec moi, il me faudrait une condition essen-

tielle : le succès. Le monde pardonne volontiers à ceux qui réussissent. Je crois que les oncles fâchés sont un peu de cette trempe-là.

— Vous êtes méchant, Albert. Ne devenez pas misanthrope. Votre oncle avait en vous toutes ses espérances, il voulait votre bonheur à sa façon. Il vous aimait, mon frère, et vous ne pouvez pas l'oublier.

— Ce qu'il aimait en moi, dit Albert en secouant la tête, c'était la réalisation de ses rêves. Il me voyait récoltant des moissons innombrables, abattant des chênes prodigieux. Quand j'ai bouleversé tous ses projets, il m'a tourné le dos. Qui sait ce qu'il dirait si je lui apportais un jour son château en Espagne dans un pan de ma robe d'avocat ?

— Que Dieu le permette ! répondit Gabriel. Écoutez-moi, Albert ; demain matin je quitte Paris ; dans deux jours j'aurai quitté la France : je vous parle peut-être pour la dernière fois. Promettez-moi, mon frère, de ne pas conserver de rancune au fond de votre cœur, pour que le ciel vous protège et pour que je puisse, en toute confiance, appeler sa bénédiction sur Renée et sur vous.

— Je vous le promets, Gabriel, répondit Albert en serrant la main du jeune prêtre. Mon oncle me trouvera toujours disposé à écouter ses conseils et à reconnaître son autorité, quand il ne faudra pas pour cela sacrifier ma dignité et mon bonheur.

Ils causèrent longtemps encore pour dérober le plus d'heures possibles au temps de la séparation, éternelle peut-être. Quand Albert revint le lendemain matin de la gare du chemin de fer du Havre, il avait les larmes aux yeux.

Il ne pouvait plus attendre de visites des hôtes aimés de la Maison-Grise. Désormais il était seul ; seul, dans le tumulte et l'immensité de la foule, comme Renée et le vicomte dans la solitude de leurs bruyères.

Albert avait renoncé à la route fleurie ; il avait embrassé le sentier austère du sacrifice et du travail. Il entrevoyait le bonheur au bout ; mais, pour y arriver, le voyage était long et le chemin aride.

Plus d'un an s'écoula ainsi, passé tout entier dans l'étude du bonhomme Floquet et dans les hautes salles du Palais-de-Justice. Au bout de ce temps, Albert put écrire à Renée la lettre suivante :

" Je viens, Renée, de plaider et de gagner ma première cause. Une grave affaire, certes ! N'allez pas en rire, surtout ! Il s'agissait de quelques pouces de plus à un mur mitoyen. J'ai parlé avec autant d'émotion que si j'avais défendu la vie d'un homme. C'est que c'était le début, c'était la réussite, l'aisance, c'était vous, enfin, que je voyais derrière ce mur fatal, dans la ténébreuse affaire de monsieur Maton contre monsieur Pichot. C'est pour cela que j'étais si pâle et que ma voix tremblait si fort. Enfin tout a été pour le mieux ; mon éloquence a tout emporté : le mur relèvera la tête, le voisin baissera la sienne, et mon client m'a serré la main en me remettant mes minces honoraires. Mes premiers honoraires, Renée ! Avec ceux-là, et d'autres, bien entendu, nous ferons un jour le budget de votre ménage et la dot de nos enfants. Mais je suis certain que vous auriez ri, méchante, si vous vous étiez trouvée par malheur dans la salle du Palais, et que vous eussiez pu voir la robe traînante, la contenance grave et la mine embarrassée de

Votre aimant et tout dévoué serviteur,
Maître Albert MAUCROIX.

Renée lui répondit ainsi :

« Non, Albert, je n'aurais pas ri. Quand je vous aurais vu, tremblant, soutenir avec tout l'élan de votre cœur, une cause qui devenait importante parce que notre bonheur y était attaché, je n'aurais pas eu l'idée de sourire, j'aurais plutôt senti des larmes dans mes yeux, mais des larmes de joie, d'espoir et d'orgueil, peut-être. Oui, je deviens orgueilleuse, en effet, quand je pense que, pour moi, vous luttez avec la misère, vous voulez grandir par le travail. Oui, vous me rendez orgueilleuse, mais triste aussi, triste de vos souffrances, de votre isolement, de vos longues épreuves. Eh bien ! vous le dirai-je ? mon père n'est pas de mon avis, et s'afflige moins que moi de la dure position où vous êtes : Renée, m'a-t-il dit l'autre jour, quand je lui ai montré votre lettre, ne déplorez pas pour Albert ces luttes qui trempent son caractère et développent son énergie. La vie est une arène encombrée et tumultueuse ; c'est par de courageux efforts qu'on s'y fait sa place au soleil. Le jeune homme qui combat à raison ; il fait ce que j'aurais dû faire, ma fille, pour mon bonheur et le vôtre. Mais il faut vous pardonner, mon enfant, à nous autres vieillards, élevés dans l'exil, nourris dans le culte du passé, et nous enveloppant de ses ruines comme d'une pourpre flétrie. Les jeunes gens ont mieux compris leur devoir et leur temps ; ils traduisent en actions leurs plus fécondes pensées ; ils savent que, selon le mot d'un grand poète : *Ceux qui vivent, ce sont ceux qui luttent.* Voyez Gabriel, ma fille : il n'est pas resté oisif dans notre vieille maison, regrettant la splendeur éteinte de sa famille ; il combat aujourd'hui pour la gloire de Dieu et le bien des hommes, ses frères, comme Albert pour la réalisation de ses espérances et la sécurité de sa future famille. Bénissons-les ; inspirons-leur l'amour et le courage, mais ne les plaignons pas, ma fille ; ils font leur devoir d'hommes et de chrétiens ! »

« Voici, Albert, ce que mon père m'a dit, et sa sagesse m'encourage, quoiqu'elle ne me console pas. Vous trouverez sans doute qu'il a raison, qu'il est beau d'être persévérant et fort, mais je suis moins résolue que vous. Je vous aime ; vous êtes loin de moi, vous souffrez : ne vous étonnez pas si je tremble et je pleure. »

Et tout n'était pas fini cependant ; il fallait encore se résigner et attendre. On ne devient pas en un jour un Chaix-d'Est-Ange ou un Berryer : le plus souvent même on ne le devient jamais. Avant d'arriver aux belles et grandes causes, il faut consacrer son temps et ses veilles aux infiniment petites.

Albert le fit opiniâtrément. Pendant deux ans encore, il eut à traiter beaucoup de graves affaires de murs mitoyens, de ruptures de baux, de parcelles de terre en litige ; mais rien ne lui semblait mesquin de tout ce qui pouvait lui donner du pain et lui faire un nom. Aussi réussit-il en partie, et maître Maueroix, quoique jeune encore, commença à jouir d'une certaine considération parmi ses confrères du Barreau.

CHAPITRE XIII

LE PLAIDOYER.

Quatre ans s'étaient écoulés déjà depuis le voyage d'Albert dans les Deux-Sèvres et sa rupture avec l'oncle Girault. Le jeune avocat commençait à voir poindre

sa réputation et grossir ses honoraires. Il avait fait une courte excursion à la Maison-Grise et y avait puisé beaucoup de courage et de bonheur. Mais on n'était pas assez riche encore pour se marier. Il fallait bien une année pour mettre à flot le jeune ménage, et surtout quelques causes de plus. Il s'en présenta une pour Albert. Elle n'était pas fort bonne peut-être, mais elle pouvait devenir brillante. Voici de quoi il s'agissait. Un homme jeune encore, assez connu à Paris dans le monde des affaires, avait formé contre sa femme une demande en séparation. De notoriété publique, le mari était cupide, égoïste, indifférent ; la femme était jeune, brillante coquette. Jusque-là il n'y avait rien d'extraordinaire assurément : de tels cas se rencontrent dans les ménages parisiens. Mais voici les motifs qu'alléguait l'époux irrité : Madame, qui du reste avait apporté une dot considérable, la prodiguait tout entière dans les recherches du luxe. Placée au nombre des reines de la mode, elle sacrifiait tout pour conserver avec gloire ce rang énergiquement disputé. À bout d'argent comptant, elle avait contracté des dettes, quelques-unes avouées hautement, d'autres, plus nombreuses, enveloppées d'un voile discret, jusqu'au jour néfaste où elles étaient venues fondre en masse sur le mari épouvanté, le foudroyant de leur total formidable. Il paraît aussi que des diamants de famille avaient, dans un jour de détresse, été remplacés par d'éblouissantes imitations. S'il y avait d'autres sujets de plainte, on ne les formulait pas hautement, sauvegardant autant que possible le nom de la famille par de délicats sous-entendus. Sur ce point, une accusation formelle eût été injurieuse ; les torts les plus graves de Madame D*** étaient de ne prendre aucun souci de son intérieur, d'aimer par-dessus tout le monde et le luxe, et de vouloir en jouir à tout prix. Tout cela est fort blâmable assurément, mais peut-on chasser une femme parce qu'elle ne sait pas compter ? Tout au plus faudrait-il, dans ce cas, la mettre en pénitence et lui enseigner l'arithmétique.

Or Albert, qui avait été introduit dans ce triste ménage par l'entremise de maître Floquet, fut choisi par madame D*** pour repousser la demande en séparation. Il se sentit ému, faut-il le dire, par le trouble et les larmes de cette pauvre jeune étourdie, éclairée trop tard sur les fâcheux résultats de ses caprices, et frémissant au scandale qui s'agitait autour de son nom. S'il y avait une chance de salut pour elle, c'était dans la retraite et la protection du foyer où elle pouvait, après cette épreuve, revenir humble, éclairée et modeste. Albert, du moins, en jugeait ainsi ; puis il pensait autre chose encore, et cette cause lui paraissait d'autant plus acceptable qu'elle se rattachait, par un certain côté, à ses plus intimes convictions. Il se chargea donc de présenter la défense.

Lorsque vint le jour des débats, la foule était nombreuse au Palais. Monsieur D*** était assez connu à Paris pour que ses infortunes de ménage y eussent soulevé un retentissement considérable. Et puis, manquait-on jamais de s'intéresser aux péripéties conjugales ? Elles excitent généralement ce sentiment de satisfaction égoïste qui fait qu'on se console de ses petites misères en considérant les misères plus grandes de son voisin. Du reste, les malheurs de M. D*** inspiroient plus de curiosité que de commisération. Beaucoup de personnes savaient que l'importance de la dot avait été pour

lui le seul attrait du mariage, et quand il déplorait tout haut les fâcheux résultats de cette spéculation si bien conçue, bien des gens étaient tentés de lui répondre qu'il était puni par où il avait péché. Tout cela n'empêchait pas que les débats ne fussent fort intéressants et qu'il y eût foule à l'audience.

L'adversaire d'Albert parla le premier : c'était un vétéran blanchi dans les luttes du barreau. Il avait la parole tranchante comme un scalpel, précise comme un chiffre. Son exposé des faits fut rapide, mais concluant. D'ailleurs n'étaient-elles pas là, les dettes fatales, éblouissant les yeux de la pauvre pécheresse éplorée de leur queue formidable de zéros ? Le cœur n'a rien à dire où l'arithmétique a parlé ; il n'y a pas d'éloquence qui vaille l'éloquence des chiffres. Messieurs de la cour, mettez vos lunettes ; donnez-vous la peine de faire le total de l'addition, et reconnaissez avec moi que la caisse est en danger. Une fois le fait constaté, l'arrêt est sans réplique. Telle était à peu près la substance de ce discours.

Albert ne tenta pas de suivre son adversaire sur ce terrain. S'il l'avait fait, il aurait ruiné sa dernière espérance, brisé sa seule planche de salut. Le jeune avocat se sentit saisi d'une inspiration subite. Il crut voir que l'avocat du mari avait exposé habilement les effets, mais sans approfondir les causes ; qu'il avait vigoureusement manié les faits matériels, sans s'élever aux considérations qui, seules, pouvaient les éclairer. Il résolut donc de faire vibrer cette corde. Elle convenait mieux, du reste, à sa jeunesse et à la nature de son talent. Sans entrer d'une manière bien précise dans les détails de la cause, il présenta d'abord quelques considérations générales. Il parla de la position difficile de la femme dans la société, de la femme du monde surtout, qui s'enivre de ses succès et se perd par ses triomphes ; de la femme sans enfants aussi, dissipant dans les fêtes et les rêves frivoles l'activité inquiète qui ne trouve pas à s'alimenter auprès du foyer silencieux. Sa mission n'est pas remplie ; son but est voilé ; est-il étonnant qu'elle se méprenne et s'égare ? Elle n'a pu concentrer son trésor d'amour sur une petite tête blonde ; voilà pourquoi elle le gaspille en hochets et en joyaux. Elle n'est femme qu'à demi, celle qui n'est pas mère. La raison lui vient alors qu'il faut l'enseigner à son enfant.

Puis, s'adressant au plaignant, dans une péroraison plus énergique peut-être que polie, Albert termina ainsi son plaidoyer : " Pour vous, monsieur, dit-il, qui vous montrez si sévère, avez-vous bien réfléchi avant de formuler votre accusation ? Reprenons un peu vos griefs ; je veux les examiner avec vous : " La femme qui porte mon nom, dites-vous, n'a nul souci de mon bonheur domestique, elle a dissipé sa fortune, entamé la mienne ; par elle, ma sécurité et mon avenir sont compromis. " Mais savez-vous, monsieur, si dans ce grand mécompte, il n'y a pas une part énorme à attribuer à vous-même ? Quand vous avez songé au mariage, y avez-vous rêvé l'amour et le bonheur ? Lorsque vous avez passé votre anneau de fiançailles au doigt de la jeune fille, aimiez-vous la femme en elle ? N'était-ce pas au contraire la dot que vous estimiez ! Si vous avez voulu un mariage d'argent, monsieur, acceptez-en aujourd'hui les conséquences et les déboires. Ce n'étaient pas les vertus et la tendresse que vous prisiez dans votre femme future, c'étaient les liasses de billets de banque. Vous ne

cherchez pas la sérénité de votre foyer, mais bien la prospérité de votre caisse. S'il en est ainsi, et votre conduite actuelle le fait croire, vous avez profané l'amour, avili la sainteté du mariage : d'un sacrement vous avez fait une spéculation. Étonnez-vous donc après cela de voir crouler l'édifice de vos rêves, bâti sur un sable mouvant. Il est juste que cet or, acquis par le trafic du cœur, s'éparpille et s'échappe aujourd'hui de vos doigts avides. Ce que vous avez semé n'était que poussière, et vous recueillez des cendres. Il y avait cependant dans votre mariage un beau rôle à remplir ; vous deviez vous faire le gardien et l'appui de cette jeune fille frivole et insouciant, parce qu'elle était naïve et inexpérimentée. Vous auriez pu lui inspirer le respect, et éveiller en elle la confiance et l'amour. Cette mission-là, vous ne l'avez pas comprise, monsieur, ou vous l'avez dédaignée. Ne vous plaignez donc pas des fruits amers que vous avez recueillis. Songez plutôt à réparer, par le pardon et l'indulgence, des torts dont vous êtes le premier coupable. Donnez le bonheur et vous pourrez le trouver. N'immolez pas votre femme à vos mécomptes de fortune... Qu'ils sont plus heureux et plus sages, ces ménages obscurs, ces cœurs humbles et résignés qui, aux splendeurs d'un mariage riche, préfèrent les joies d'un mariage chrétien, et qui, la main dans la main, avancent et se soutiennent dans la vie, consolés par un amour que la douleur accroit, que la vieillesse sanctifie, et que la mort n'éteint pas, parce qu'il a été allumé et béni plus haut que la terre et que la tombe ! "

Les paroles d'Albert vibrèrent dans l'auditoire au milieu d'un silence solennel ; la foule était émue de cette voix sympathique où se révélait une âme si forte et si croyante ; les vieux juges se demandaient où ce jeune homme presque inconnu avait su trouver des accents d'une conviction aussi sincère. Personne ne pensait qu'il les avait puisés dans sa conscience, affirmés par son sacrifice, et que son plaidoyer était aussi une profession de foi. Personne, disons-nous, qui sait ! Quelqu'un peut-être avait entendu les paroles de notre ami Albert et avait reconnu, dans son for intérieur, qu'elles exprimaient la pensée intime du jeune avocat. En tous cas, cette harangue, bien que sortant un peu des habitudes du barreau, avait un certain cachet d'originalité et de puissance : c'était la vérité du sentiment qui lui avait donné la vie.

Peut-être exerça-t-elle quelque influence sur la conviction des juges, car ils décidèrent, par leur arrêt, que les griefs énoncés ne paraissaient pas d'une nature assez grave pour motiver une séparation complète, et qu'on pouvait, tout au plus, accorder en pareil cas la séparation de biens. Après ces conclusions, les magistrats quittèrent leurs sièges, et la foule s'écoula lentement, encore émue et animée.

Albert se retira un des derniers de la salle d'audience ; son succès l'avait rendu joyeux, mais il était sérieux pourtant en pensant à Renée qui n'avait pas été là pour l'encourager de son beau sourire. Aussi traversait-il la salle des Pas-Perdus l'air rêveur, le regard fixé à terre, lorsqu'il se sentit tout à coup frapper amicalement sur l'épaule. Il se retourna vivement et aperçut... la face rose et épanouie de l'oncle Giraud.

ETIENNE MARCEL.

(A continuer.)

Les suites d'une adoption.

(Suite.)

Il n'était bruit dans Bordeaux que de l'événement qui changeait si complètement la position de Marthe. La jeune fille excitait peu de sympathie : trop longtemps elle avait été un objet d'envie.

— Il faudra qu'elle quitte ces grands airs, disait une dame que Marthe avait souvent blessée par ses manières dédaigneuses d'enfant gâtée. Que va-t-elle faire ?

— Nous tâcherons de la placer dans une bonne maison comme gouvernante, répondit un des tuteurs : de cette manière elle utilisera les talents pour lesquels on a tant dépensé. Nous verrons à la faire aller en Angleterre ; elle s'y mariera.

— Si nous avions été les héritiers, certes, par égard pour la mémoire de Derlac, nous serions venus en aide à cette enfant qu'il aimait tant ; mais nous ne sommes que les dépositaires de sa fortune : nous devons sauvegarder les intérêts du cher petit orphelin.

Pendant qu'on disposait ainsi de son avenir, la pauvre Marthe, retirée dans sa chambre, s'abandonnait à son chagrin. Elle n'avait aucune idée du nouveau coup qui allait la frapper : aussi ce fut avec stupefaction qu'elle écouta les tuteurs lorsqu'ils vinrent lui annoncer, avec toutes les formes de politesse voulue, que désormais la maison où elle avait été élevée ne pouvait plus abriter sa jeunesse.

Elle les accueillit d'abord avec dédain et se refusa à les croire, mais ils lui parlèrent un langage auquel on ne pouvait se méprendre.

Il n'existait pas de testament : elle n'avait donc droit à rien. On lui offrit pourtant de rester jusqu'à ce qu'elle eût trouvé une position convenable.

Les employés des bureaux furent vite au courant de toutes ces nouvelles.

Edouard était dans une anxiété cruelle ; enfin il prit un parti et se fit conduire dans la chambre de sa cousine. Il y avait quelques heures qu'elle savait qu'elle était pauvre. Edouard la trouva assise auprès d'une table, la tête appuyée sur ses mains jointes. Le bruit qu'il fit la tira de sa douloureuse rêverie : elle tourna vers lui son joli visage décomposé par le chagrin.

— Que voulez-vous ? dit-elle d'un ton sec et hautain ; ne puis-je rester seule un instant ? venez-vous de la part de ces messieurs ?

Il s'approcha. Il tremblait plus qu'elle.

— J'ai une communication à vous faire, en effet, répondit-il, et je ne sais de quels termes me servir : j'ai peur d'ajouter à votre tristesse, et cependant je voudrais tant vous alléger le poids. Ne vous souvient-il plus d'un cousin, qui, lorsque vous étiez toute petite, vous aimait comme les enfants s'aiment rarement entre eux ? Quand on vous donna à Mme Derlac il faillit en mourir : ce cousin c'était moi.

Marthe le regardait fixement. — Alors, lui dit-elle, les lèvres tremblantes, j'ai donc encore une famille ? où est-elle ? pourquoi ne m'en a-t-on jamais parlé ?

— Nos parents, reprit Edouard, sont ce que l'on vous a appris à regarder comme de petites gens.

Votre père vendait de la mercerie dans un village. A deux ans, vous étiez orpheline. Mon père était le frère de votre mère ; il alla vous chercher, vous amena à Auch, où nous avons un magasin de nouveautés. Ah ! quelles heureuses années nous avons passées ensemble,

jusqu'au jour où vous fûtes adoptée par la famille Derlac !

N'avez-vous aucun souvenir ?

— Quoi ! s'écria Marthe en serrant ses mains avec angoisse, tous les malheurs doivent-ils m'atteindre à la fois ? C'est peu généreux à vous, monsieur, de venir ajouter l'humiliation à ce que je souffre. Ce secret, que vous avez si bien gardé jusqu'ici, pourquoi ne pas l'avoir gardé encore ? Est-ce un plaisir pour vous de me voir rougir de honte devant tous ceux que j'ai connus ?

Il ne s'offensa pas de ces paroles : il excusait tout chez sa cousine, dans ce moment où l'avenir brillant qu'elle avait rêvé s'effaçait devant elle ; il n'avait pour cette enfant révoltée contre le sort qu'une immense pitié.

— En revendiquant, mon titre de parent, reprit-il avec douceur, j'avais en vue une seule chose : vous offrir de nouveau l'abri de notre toit.

Elle fit un geste de refus.

— Où irez-vous alors en partant d'ici ?

Elle fondit en larmes.

— Oh ! acceptez, continua-t-il avec plus d'insistance, en voyant son émotion. Si vous ne retrouvez pas chez nous le luxe auquel vous avez été habituée, vous y trouverez du moins des cœurs aimants et dévoués.

Le pauvre garçon parlait pour lui : car il n'était pas sans crainte sur l'accueil que ferait sa mère à sa nièce déshéritée. Il avait besoin de se répéter souvent : Elle est bonne au fond, il est impossible de ne pas avoir compassion de cette enfant, dont le sort est si triste !

Marthe fut émue par l'accent d'Edouard : il lui était impossible de méconnaître la délicatesse qu'il avait mise dans son offre.

Et pourtant un violent combat se livrait dans l'esprit de la jeune fille : retourner chez ses parents, c'était avouer bien haut les liens qui l'unissaient à ces gens vulgaires, son orgueil en souffrait cruellement ; refuser était une folie, car où aller ?

Elle tendit enfin sa main à son cousin, et mettant une douce inflexion dans sa voix :

— Merci de votre proposition ! dit-elle ; je l'accepte avec reconnaissance. Partirons-nous bientôt ?

J'ai hâte de quitter cette maison où l'on ne me tolère que par pitié, ajouta-t-elle pendant que la colère faisait briller son regard ; je me ferai accompagner par ma femme de chambre, qui m'est dévouée, n'est-ce pas ?

Edouard ne put réprimer un léger sourire, mais ce sourire fut suivi d'un soupir. Comme cette enfant allait avoir à souffrir pour se déshabituer brusquement de tout ce à quoi on l'avait accoutumée, pour se remettre dans la sphère où Dieu l'avait placée et d'où on l'avait retirée !

Ces pensées amenèrent un nuage sur le front d'Edouard ; il les repoussa pour ne pas se laisser décourager.

Cependant il fallait se décider, et Edouard se trouvait assez embarrassé. En ce moment, Adèle, la vieille servante de Mme Derlac, entra. Elle seule parmi tous les domestiques connaissait la famille de Marthe.

— Eh ! oui, mon enfant, dit-elle à la jeune fille, ce brave garçon a raison de vous ramener chez vos parents. Il eût bien mieux valu pour vous y être toujours restée. Oh ! ne faites pas tant la fière, ajouta-t-elle en réponse à un geste d'impatience qu'avait provoqué chez

Marthe la familiarité de la vieille bonne. Maintenant le temps où vous pouviez être dédaigneuse est passé.

— N'ajoutez pas à son chagrin, dit Edouard : tout est si triste et si nouveau pour elle !

— Eh mon Dieu ! je le sais bien, fit Adèle en s'esuyant les yeux : je suis fâchée de ce que j'ai dit.

— Voulez-vous nous rendre le service de nous accompagner jusqu'à Auch ? ce serait plus convenable, n'est-ce pas ? dit Edouard.

— Oui, oui, vraiment, répondit-elle en agitant la tête : vous êtes trop jeunes tous les deux pour voyager seuls. Mes préparatifs seront bientôt faits. Je m'occuperai aussi des vôtres, Mlle Marthe. Et elle quitta la chambre, en jetant un regard de pitié sur la jeune fille, dont les larmes coulaient en abondance sur son visage décoloré.

Edouard écrivit aussitôt à sa mère : il la suppliait, au nom de ce qu'elle avait de plus cher, de mettre tout en œuvre pour que sa réception pût satisfaire sa malheureuse cousine : il lui fit des recommandations minutieuses.

— Pourvu qu'elle se conforme seulement à quelques-unes ! pensait-il en soupirant ; mais Marthe est pauvre maintenant, et aux yeux de ma mère c'est toujours un grand crime : riche, elle eût été si fière de la recevoir !

Enfin les trois voyageurs se mirent en route. Edouard se multiplia pour rendre le voyage moins pénible ; il se trouvait largement payé de ses peines, lorsqu'un faible sourire de Marthe l'en remerciait.

Ils arrivèrent le soir à Auch et descendirent sur la place d'Armes. Avant que les bagages eussent été reconnus, il faisait tout à fait nuit. Edouard installa Adèle et Marthe dans un hôtel : avant de le conduire chez sa mère, il voulait voir par lui-même si ses instructions avaient été suivies.

Adèle avait fait la remarque qu'il était assez étrange que Mme Mécla ne fût pas là pour les recevoir. Edouard cherchait à l'excuser, mais cette conduite lui donnait à penser.

La boutique était fermée depuis longtemps lorsqu'il arriva dans la ruelle ; une faible lueur brillait à travers les volets mal joints d'une fenêtre du premier étage. La soirée était fraîche.

Edouard monta à tâtons le petit escalier obscur et ouvrit la porte. Sa mère tricotait auprès du feu à demi-éteint ; une chandelle de résine, accrochée dans l'intérieur de la cheminée, éclairait à peine la chambre ; une soupière de faïence brune, enfouie dans les cendres, laissait échapper une forte odeur de garbure (1) : il n'y avait pas d'autres préparatifs faits pour l'arrivée des voyageurs.

— Vous ne nous attendiez donc pas ? dit Edouard après avoir embrassé sa mère.

— Si vraiment, répondit-elle d'un ton bourru : le souper est prêt depuis longtemps. Et où est donc la belle dame que tu me fais le plaisir de m'amener, et pour laquelle il faut mettre la maison sous dessus dessous ?

Edouard avait pâli de colère.

— C'est mal à vous, mère, dit-il, d'accueillir ainsi la nièce de mon père ; je vous croyais meilleur cœur. Et où cette pauvre fille trouvera-t-elle de l'affection si ses

propres parents la repoussent ? sa place n'est-elle pas ici ?

— Je ne la repousse pas ; elle peut venir si bon lui semble ; mais quant à me faire sa servante, merci ! Si elle veut vivre comme nous, de notre vie, très-bien ! si elle ne lui va pas, qu'elle aille ailleurs.

— Et elle y ira certainement, reprit Edouard, qui n'était plus maître de son émotion. Je l'ai laissée à l'hôtel, et j'ai bien fait ; elle y restera jusqu'à ce que j'aie trouvé une pension convenable où on la traitera bien. Je ne l'ai pas engagée à venir ici pour lui faire une vie impossible. Est-ce juste d'exiger qu'elle perde en un instant toutes les habitudes qu'elle n'avait pas demandé à prendre ? Si vous l'aviez gardée auprès de vous, comme c'était votre devoir, quand elle était toute petite, vous l'auriez élevée à votre guise. Pourquoi lui faire un crime d'une chose que vous avez voulue ? J'avais espéré que votre cœur vous dicterait une autre conduite ; je me suis trompé : n'en parlons plus. Tout simplement, je dirai à Marthe que vous ne pouvez pas la recevoir et je tâcherai de découvrir un endroit où elle soit bien. Jusque-là, elle restera à l'hôtel avec sa bonne.

Les yeux de la veuve étincelèrent.

— Et avec quel argent feras-tu tout ça ? demanda-t-elle.

— Je travaillerai, répondit-il d'un air sombre ; et si cela ne suffit pas, j'ai du bien de mon père ; je l'hypothéquerais.

Mme Mécla sentit le sang se figer dans ses veines ; elle lut dans les regards de son fils une résolution irrévocable : aussi elle se radoucit pour conjurer le malheur dont il la menaçait.

— Allons ! pas tant de phrases ! dit-elle. Je n'ai pas eu l'intention de te faire de la peine. Nous prendrons ta cousine ici, et nous tâcherons qu'elle n'y soit pas trop mal. Là ! es-tu content ?

Edouard ne demandait pas mieux que de croire sa mère revenue à de meilleurs sentiments.

— Quelle chambre lui avez-vous préparée ? demanda-t-il.

— Mais la soupenne qui est au-dessus de la boutique, répondit-elle en hésitant un peu. Fallait-il pas lui donner la mienne ?

— Non pas la vôtre, mais la mienne. A présent ne vous en occupez plus, je m'en charge. Et il passa la plus grande partie de la nuit à travailler à l'arrangement de la petite pièce que devait habiter Marthe : les plus jolis meubles de la maison y furent portés ; il y plaça tous les livres qu'il avait regus en prix, et parvint à force de peines à rendre cette chambre présentable.

La rue en était belle : on apercevait le Gers avec ses rives bordées de saules et de peupliers ; la campagne se voyait dans le lointain. Personne n'aida le jeune homme dans ce travail : il n'avait pas voulu réveiller la vieille servante, qui se couchait à huit heures pour se lever au point du jour. Le lendemain, Edouard fut debout en même temps qu'elle.

— Toinette, lui dit-il, ma cousine vient demeurer avec nous. Tu seras bien bonne avec elle, n'est-ce pas ? La pauvre enfant sera peut-être fort exigeante au commencement ; n'y fait pas attention : on l'a bien gâtée ; elle avait beaucoup de domestiques à ses ordres. Épargne-lui tous les ennuis que tu pourras : je t'en serai si reconnaissant ! je te promets que je ne t'oublierai pas à la saint Antoine.

(1) Soupe frite avec des choux verts hachés et du lard. C'est la nourriture ordinaire des Gerçois peu aisés.

Toinette avait vu naître Edouard, elle l'adorait. Elle se souvenait bien de la belle petite fille que son cousin aimait tant : aussi promit-elle à Edouard d'être attentive et soigneuse.

Ce fut Mme Mécla qui alla chercher sa nièce. Edouard avait eu bien de la peine à la décider à cet acte de condescendance.

La figure couverte d'un voile épais, Marthe traversa les rues d'Auch. Elle se sentait humiliée et surtout profondément malheureuse.

En entrant dans sa chambre, elle promena autour d'elle un regard étonné et un sourire un peu dédaigneux effleura ses lèvres.

Edouard s'efforça de ne pas le voir, mais sa mère l'avait surpris.

— Tu auras beau faire, mon garçon, lui dit-elle quand ils eurent quitté Marthe : cette fille-là trouvera toujours ce que ce n'est pas assez et elle n'aura aucune reconnaissance.

— Je ne suis pas prompt à désespérer, répondit-il en souriant ; mais du reste, ce que je fais, je le regarde comme un devoir rigoureux ; et puis mon cœur m'y porte ; je suis si content d'avoir reconquis notre petite Marthe ! Il me semble qu'avec de l'amitié et de la douceur nous la réhabituerons facilement à une vie simple. Vous verrez, mère ! quand votre premier moment d'humeur sera passé, vous me direz que j'ai bien fait de vous la ramener.

Elle branla la tête d'un air très-peu convaincu.

— Cousine ! dit plus tard Edouard à Marthe quand ils se trouvèrent seuls, lorsqu'il vous manquera quelque chose, adressez-vous toujours à moi ; il est inutile d'en parler à ma mère : elle est bien bonne, mais elle a des idées à elle ; peut-être vous blesserait-elle sans en avoir l'intention. Nous nous arrangerons mieux tous les deux : ne suis-je pas votre frère, et tout ne doit-il pas être commun entre nous ? Je me souviens que quand vous étiez petite vous n'aviez jamais une pomme sans m'en donner la moitié.

Mais, malgré sa bonne volonté, il ne pouvait empêcher qu'à chaque instant une privation nouvelle ne se fît sentir à la jeune fille. Que de larmes elle versa ! combien de fois elle maudit son sort ! quel sentiment d'envie elle éprouvait pour ceux que la fortune favorisait ! Son éducation ne l'avait point habituée à la lutte avec elle-même : sans énergie pour souffrir, elle se laissait aller à la tristesse sans même essayer de la dissimuler.

Dès son arrivée à Auch, Edouard s'était mis en quête pour se procurer une place ; il ne voulait pas retourner à Bordeaux. Après bien des démarches infructueuses, il trouva à s'occuper à la recette générale ; mais cet emploi ne lui suffisait pas. Pendant les heures qui lui restaient libres, il donna des leçons. Avec cet argent il pouvait satisfaire bien des petites fantaisies de Marthe. Souvent la jeune fille sortait de table sans avoir mangé. Il avait été impossible de faire modifier à la veuve sa nourriture plus qu'ordinaire ; mais Edouard avait soin de rapporter en cachette des friandises que Marthe recevait avec joie, mais toujours un peu comme une chose qui lui était due.

Un jour il la vit faire courir ses doigts sur la table comme si c'eût été un clavier. Dès lors il n'eut plus qu'une idée. Quelque temps après un piano arrivait chez Mme Mécla. Elle jeta les hauts cris, jura que ce maudit instrument ne resterait pas dans sa maison. Mais

Edouard se prononça si fermement, qu'elle céda. Pendant ce débat orageux, Marthe faisait retentir la rue de sons joyeux ; puis elle courut vers son cousin, lui tendit les mains, et pour la première fois eut un accent vraiment ému en le remerciant. Elle ignorait pourtant que, pour lui procurer ce plaisir, Edouard avait sacrifié l'heure qu'il destinait à son repos du milieu de la journée : cette heure il l'employa à donner une leçon au fils d'un marchand de musique qui lui cédait le piano en échange.

Le soir, aussitôt après le souper, pris à la hâte, les deux jeunes gens se retiraient dans la chambre de Marthe. La marchande s'asseyait devant sa porte, son tricot à la main, pour causer avec les voisines. Edouard apportait à sa cousine des romans dont il lui faisait la lecture pendant qu'elle brodait, ou bien ils faisaient ensemble de la musique. Le dimanche ils partaient de bonne heure pour aller entendre la messe dans les villages environnants. C'était un motif de distraction plus que tout autre chose : ni l'un ni l'autre n'attachait un grand prix aux pratiques religieuses, mais ces promenades solitaires plaisaient à la jeune fille.

— Vous n'aimez donc plus le monde ? lui demandait un jour Edouard.

Elle rougit.

— J'ai eu honte, lui répondit-elle les larmes aux yeux, tout ce qui me rappelle ma belle position perdue. O Edouard ! si vous saviez comme la pauvreté m'est dure ! Vous me l'adouçissez bien pourtant, ajouta-t-elle aussitôt.

On s'étonnait, dans le quartier, de la réclusion volontaire de Marthe.

— Ah ça ! que fait donc votre nièce ? demandait-on un jour à la marchande ; pourquoi ne vient-elle pas un peu dans la boutique ? ça la distrairait, cette jeunesse, de voir les chalands.

— Elle aime bien mieux rester étendue toute la sainte journée ou être à sa fenêtre, répartit nigrement la veuve. Pas de danger qu'elle lève seulement un doigt pour m'aider ! Elle trouve plus commode de se faire nourrir à rien faire. Mais Edouard se fâche si fort quand je fais la moindre observation que, ma foi, pour avoir la paix, je me tais. Mais j'espère bien qu'un jour ou l'autre on me la tirera de devant les yeux. Heureusement qu'elle est jolie ; il y aura peut-être bien quelqu'un qui s'y laissera prendre.

— Bah, vous faites la finaude, reprit une voisine. Comme si on ne voyait pas que votre garçon en tient pour la petite !

— Dieu nous en préserve ! fit la veuve avec effroi. Fameuse ménagère que ça lui ferait ! Elle aurait vite fait de dépenser ce que nous avons pris tant de peine à amasser, Mécla et moi. Si je n'étais pas là pour le retenir, Edouard.....

DOROTHÉE DE BODEN.

(A continuer.)

— Faute de place, nous avons renvoyé au prochain numéro, qui ne se fera pas attendre, un travail de M. le curé de la Pointe-Claire, sur Stc. Anne du Bout de l'Île.